

LE MINISTÈRE PAINLEVÉ EST RENVERSÉ PAR LA CHAMBRE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.556. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON!

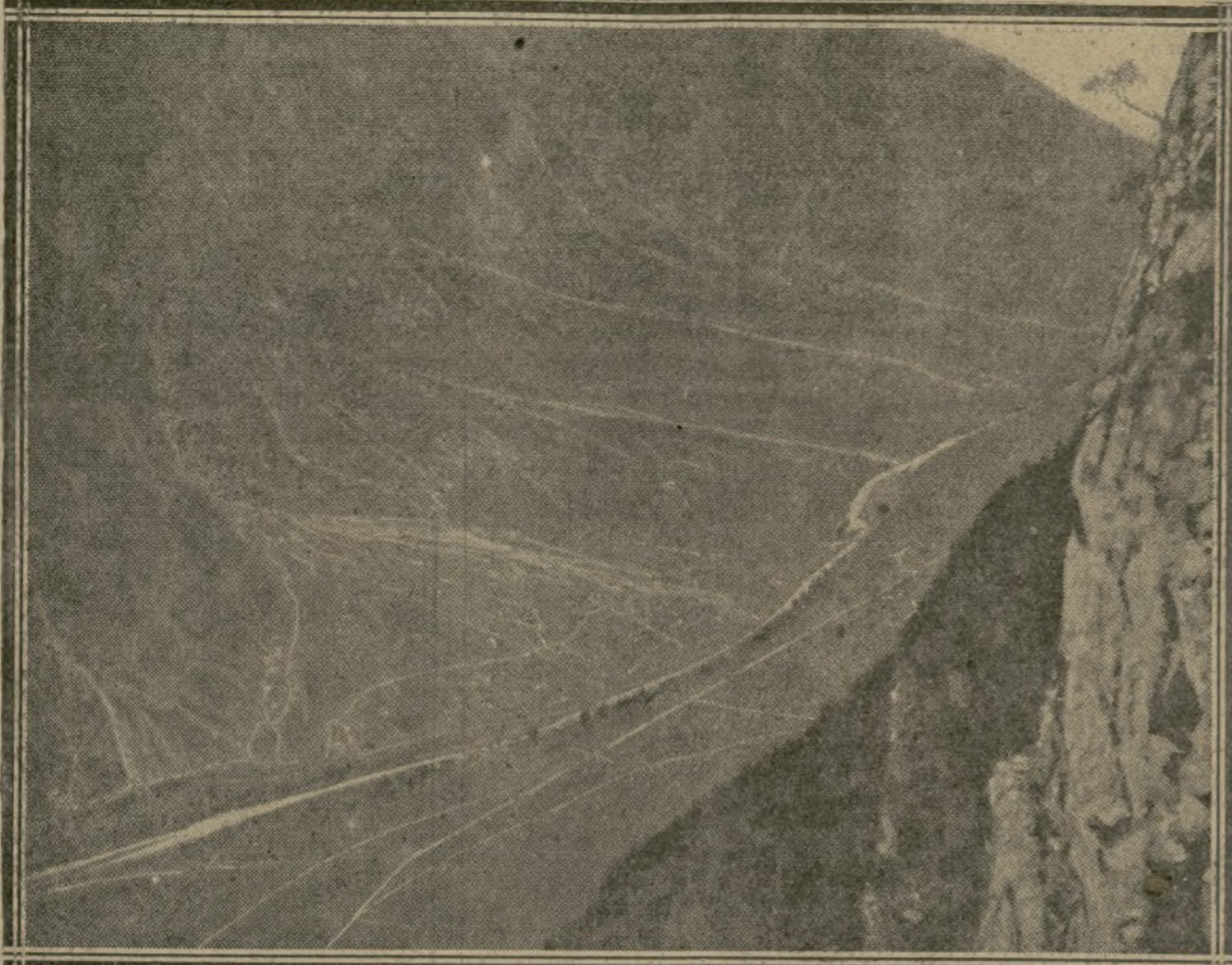
Mercredi
14
NOVEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.

PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

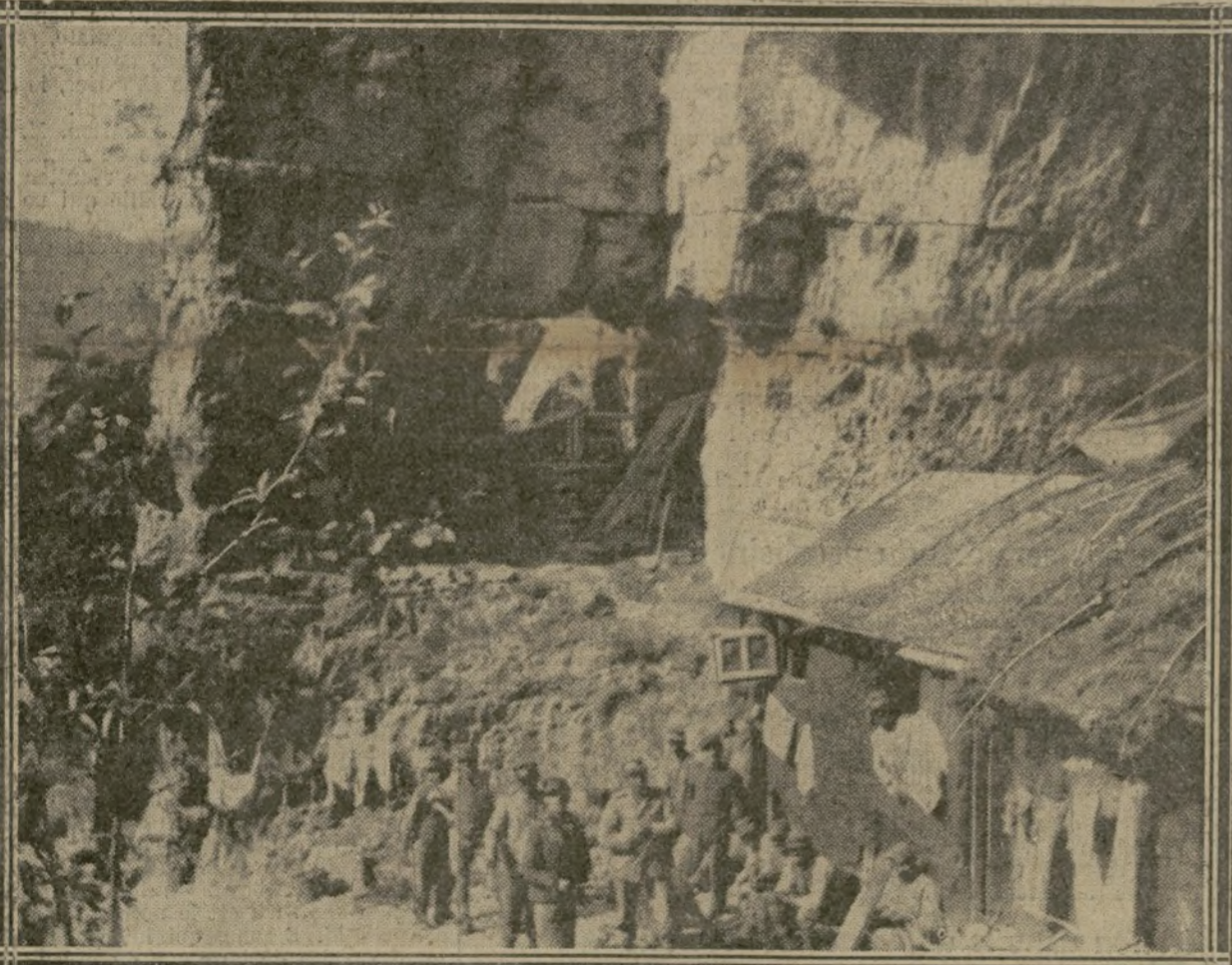
LES CHAMPS DE BATAILLE ITALIENS DU TRENTIN



ANCIENNES TRANCHÉES ITALIENNES ET AUTRICHIENNES A BORGIO



UNE ROUTE CAMOUFLÉE PAR LES ITALIENS PRÈS DE BORGIO



UN ABRI D'ARTILLERIE DANS LE ROC AU MONTE MEZZA

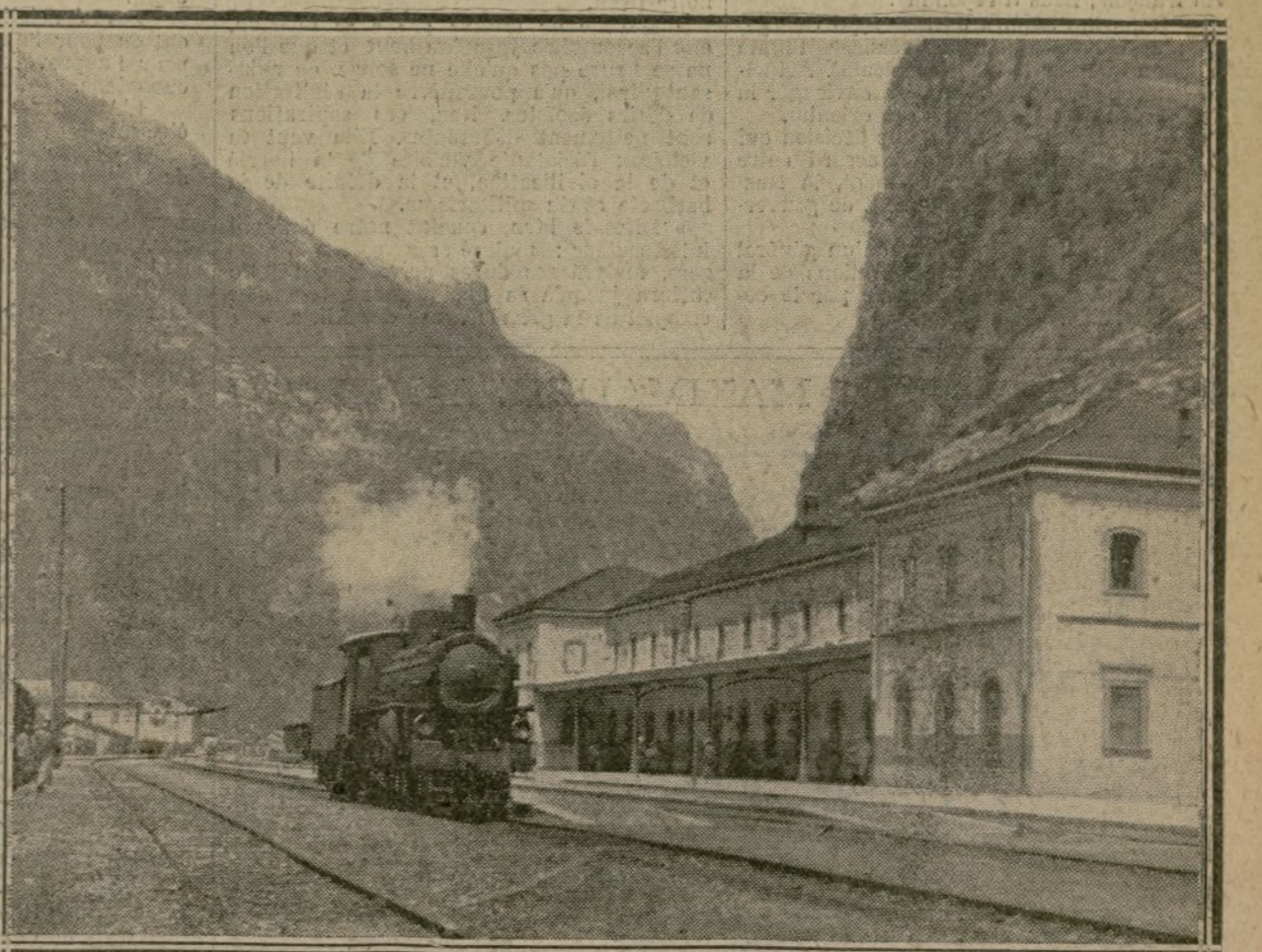


DEUX FRANÇAIS ET UN ITALIEN EN OBSERVATION AU MONTE MEZZA



UN CONVOI DE MULETIERS PRÈS DE LA FRONTIÈRE, A PRIMOLANO

Les plus importantes actions du front italien se sont déroulées ces derniers jours dans le secteur qui comprend le plateau des Sept-Communes, au sud de Borgo, et le massif montagneux s'étendant entre la Brenta et la Piave. On sait qu'après avoir dû reculer jusqu'au



LA GARE DE PRIMOLANO. — LA FLÈCHE DÉLIMITE LA FRONTIÈRE

sud d'Asiago nos alliés ont réussi à refouler l'adversaire à l'est de cette dernière ville. Dans la région du val Sugana, vers les défilés de Primolano, plusieurs divisions italiennes ont héroïquement tenu tête aux Austro-Allemands qui ont dû évacuer leurs positions.

VERS L'UNITÉ DE COMMANDEMENT DE TOUTES LES ARMÉES ALLIÉES

Le "Conseil supérieur de guerre", bien qu'il marque un important progrès, n'est pas encore la solution parfaite du problème de la direction des opérations.

C'est certainement un grand progrès que l'institution d'un Conseil supérieur de guerre qui établira, par un accord entre les délégués de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, le plan des opérations militaires à exécuter sur l'ensemble des fronts occidentaux. MM. Painlevé et Lloyd George ont montré les avantages d'une direction unique et les maux qu'il aurait été évités si cette coordination des volontés et des efforts avait pu être réalisée dès le début de la guerre.

On peut déplorer qu'il ait fallu trois années de guerre et de multiples expériences pour conduire trois des puissances de l'Entente à conclure entre elles cet accord. Mais le régime de l'Entente n'est pas autocratique. Autant il était aisé à l'Allemagne d'obtenir de ses faibles alliés, l'Autriche, la Turquie et la Bulgarie, une obéissance sans limite, autant il y avait de légitimes susceptibilités à ménager entre des nations dont chacune était entrée dans la guerre librement et pour défendre son indépendance menacée par l'agression du dehors.

La solution adoptée peut-elle être considérée comme parfaite? Il serait difficile de le soutenir, alors que M. Painlevé déclarait lui-même hier que « la sagesse

en telle matière est de réaliser immédiatement ce qui peut aboutir. »

Un Conseil supérieur de guerre qui se réunit périodiquement et ne siège pas en permanence est-il en mesure de faire face à toutes les éventualités? Un conseil dont les résolutions devront être ensuite ratifiées par chacun des gouvernements qui y sont représentés est-il capable de les faire exécuter avec la rapidité nécessaire? A la guerre, le tout n'est pas de frapper juste, il faut encore frapper vite. Le péril de la défaite est toujours imminent, et l'occasion de la victoire ne se retrouve pas.

Ces objections sont trop aisées pour n'avoir pas été prévues. Aussi nous a-t-on laissé entrevoir un avenir où le commandement unique sera possible, un état-major interallié demeurant nécessaire, comme organe de préparation.

On ne saurait trop se persuader que tous les avantages remportés par l'ennemi dans cette guerre sont dus à l'unité de commandement qu'il a réalisée dès le début de la campagne. Vers cette solution, qui seule nous permettra enfin d'utiliser l'incontestable supériorité de nos forces, la réforme accomplie marque un progrès considérable. Il appartient au gouvernement de demain d'achever l'œuvre commencée. Jean VILLARS.

QUE VONT FAIRE les États-Unis et la Russie?

Au début du discours prononcé par M. Lloyd George au ministère de la Guerre, discours dont nous avons publié hier les passages principaux, le premier ministre anglais, confirmant l'importante décision prise par les gouvernements français, italien et britannique d'établir un conseil supérieur des Alliés dont les armées opérant sur le front occidental, afin d'assurer à leurs efforts sur ce front une direction unifiée, a exprimé les regrets des Alliés de n'avoir pas eu le temps de consulter l'Amérique et la Russie.

« Je suis persuadé, dit-il, que nous obtiendrons le consentement de ces deux grands pays et leur coopération aux travaux de ce conseil interallié. »

Nous avons pu converser hier avec quelques-uns des délégués de la Chambre de Washington, de passage à Paris après avoir visité les fronts anglais et français. Voici ce qu'ils nous ont déclaré :

« Nous conserverons un souvenir ineffaçable de l'accueil si cordial, si fraternel, si sincère qui nous a été fait en France, aussi bien dans la zone des armées que dans la capitale. »

« Notre mission ne consiste pas à donner notre appréciation sur les questions stratégiques; nous n'avons pas qualité pour cela. »

« Nous avons été simplement chargés de venir nous rendre compte par nous-mêmes de ce que doit être l'importance du concours que les États-Unis ont à fournir à l'organisation alliée. »

« Nous retournerons en Amérique avec l'impression bien nette de ce que nous avons à faire. La France est un peuple héroïque; les États-Unis ne lui refuseront rien. Soyez persuadé que notre gouvernement saura toujours se mettre d'accord avec les gouvernements alliés pour chercher les moyens les plus propres à assurer la victoire. »

« La victoire, nous devons l'avoir; à n'importe quel prix nous l'aurons. »

Nous avons remarqué l'énergie toute spéciale avec laquelle M. W. Parker, représentant de New-Jersey, a souligné cette dernière phrase.

De son côté, le colonel Bobrikof, adjoint au général Zankevitch, délégué de l'état-major russe auprès du grand quartier général français, nous a répondu :

« Dans le discours de M. Lloyd George, il n'a été question de réaliser l'unité d'action que sur le front occidental. Actuellement, on ne saurait, en effet, envisager la fusion des fronts occidental et oriental. »

D'autre part, il s'agit d'une décision qui ne peut être prise qu'après accord entre gouvernements. Malheureusement, la Russie ne possède pas présentement de gouvernement.

« Il est probable, toutefois, qu'un général russe prendra part aux délibérations de la première séance qui sera tenue par le comité interallié. »

UNE INTERVIEW de M. Berenini, ministre italien

Avant de partir pour Turin, M. Berenini, ministre de l'Instruction publique d'Italie, a bien voulu, hier, nous recevoir quelques instants.

« Nous venons de passer en Italie des journées cruelles, nous a-t-il dit, les plus douloureuses peut-être de cette guerre, déjà si lourde de tristesses. »

« Ce fut pour nous une sévère leçon, mais qui n'a pas tardé à porter ses fruits. »

« Le peuple italien supportait les hostilités avec calme et résignation, je puis hautement l'affirmer, et ceux-là se trompent qui prétendent que les Italiens commençaient à se lasser et aspiraient à une paix immédiate. Certes, la paix sera bien accueillie non seulement par nous mais par le monde entier. »

« L'Italie toutefois, en cela d'accord avec les Alliés, veut une paix juste, humaine, et non pas la paix telle que la souhaitent les Austro-Allemands. »

« L'invasion que nous subissons actuellement a eu pour conséquence de rallier et d'unir tous les Italiens autour de cette idée si fidèlement exprimée par le célèbre cri de Jules II : « Hors d'Italie, les Barbares ! »

« Les petites querelles locales, les dissensions politiques ont disparu. »

« Les députés socialistes officiels, Turati et Trèves n'ont pas dissimulé leur sentiment en faveur de la poursuite de la lutte à outrance, et le haut clergé italien invite aujourd'hui les catholiques à la résistance acharnée contre le « Tedesco », ennemi séculaire de l'Italie. »

« Berlin et Vienne, qui pensaient pouvoir compter sur le désarroi moral et matériel du pays, se sont lourdement trompés. »

« Dès les premiers instants de surprise passés, l'armée s'est ressaisie et le nouveau commandement général mena désormais la lutte avec un sang-froid et une énergie qui ne se démentiront pas et qui, déjà, ont fourni d'appréciables résultats. »

« Nous avons été profondément émus de voir qu'aussitôt l'heure grave sonnée la noble France et la loyale Angleterre sont spontanément accourues à notre aide. »

« Les Italiens ont été très sensibles à cet admirable élan. J'ai constaté, en m'arrêtant dans différentes villes et dans de nombreux villages, avec quel irrésistible enthousiasme étaient accueillies les troupes de France qui, le sourire aux lèvres, se rendaient sur notre front. »

« L'Italie ne faillira pas à sa mission, elle l'accomplira jusqu'au bout et que l'on ne se figure pas qu'elle ne songe, en agissant ainsi, qu'à poursuivre la réalisation de désirs égoïstes. Non, ses aspirations sont nettement différentes. Elle veut la victoire; l'éclatante victoire de la liberté et de la civilisation, et la défaite de la barbarie et du militarisme. »

« Dites-le bien, conclut notre éminent interlocuteur : malgré ses revers passagers, malgré ses dures privations, l'Italie luttera jusqu'à la fin, jusqu'au triomphe complet de la grande cause des Alliés. »

LE MINISTÈRE PAINLEVÉ EST RENVERSÉ PAR 277 VOIX CONTRE 186

Après avoir obtenu un vote de confiance sur sa déclaration, il est mis en minorité sur l'ajournement des interpellations relatives à la politique intérieure.

LA DÉCLARATION MINISTÉRIELLE

Voici le texte de la déclaration du gouvernement qui a été lue hier à la Chambre et au Sénat par M. Painlevé :

Les graves événements qui se sont produits ces dernières semaines imposent au gouvernement le devoir d'apporter aux deux Chambres cette déclaration.

D'une part, les extrémistes de Petrograd se sont provisoirement rendus maîtres de la ville et, bien que les dernières nouvelles donnent lieu de penser que le gouvernement provisoire a pu rétablir son autorité, les répercussions d'une telle secousse se feront sentir quelque temps encore.

D'autre part, la liberté relative que les armées russes laissent aux armées allemandes du front oriental a permis à celles-ci de détacher contre l'Italie un certain nombre de divisions. Le front italien du nord-est a été enfoncé dans des conditions qui demeurent obscures : la seconde armée italienne qui, quelques semaines plus tôt, remportait, sur le plateau de Bainsizza, une brillante victoire, subissait dans une douloureuse retraite des pertes considérables. La Vénétie était ouverte à l'invasion.

Cette situation grave et inattendue appelait des mesures immédiates.

Dès la première heure, sans même attendre aucun appel, des troupes françaises accouraient et venaient prendre place sur le front italien dans un mouvement dont la rapidité et la précision ont frappé d'admiration tous ceux qui l'ont pu constater.

Aujourd'hui, ce sont des contingents anglais qui se déversent au delà des Alpes.

On ne peut mieux résumer les mesures prises qu'en disant que, dès l'instant où la gravité de la situation s'est manifestée, pas une minute n'a été perdue.

Ce fut là une nouvelle occasion où se sont affirmés la fermeté d'âme et le clair jugement de la nation. Ni au front, ni à l'arrière, aucune récrimination ne s'est fait entendre, parce que la France encore envahie envoyait au delà des Alpes des milliers de ses enfants. Tous ont compris qu'en agissant ainsi elle n'accomplissait pas seulement avec loyauté, avec élan, ses devoirs d'alliée, mais qu'en donnant ses soldats pour combattre dans ces régions d'Italie où chaque nom évoque quelque glorieuse victoire, elle défendait en avant ses propres frontières.

Les nations dont les armées ont la garde du vaste front occidental, étendu de la mer du Nord jusqu'à Adriatique, ne pourrout remplir cette tâche immense que par une étroite union dans leurs desseins, que par une intime liaison de leurs armées, que par la mise en commun et l'ajustement harmonieux de toutes leurs ressources.

Le « Conseil supérieur de guerre » des Alliés

Voici les résultats que nous avons obtenus afin de réaliser l'unité d'action militaire : l'Angleterre, la France, l'Italie sont tombées d'accord pour créer un comité interallié qui recouvrera le nom de « Conseil supérieur de guerre ». Nous ne doutons pas que les États-Unis, dont les troupes sont appelées à combattre sur le même front, n'apportent à ce conseil leur adhésion. Pour les autres fronts, d'autres négociations sont éventuellement à poursuivre avec la Russie et le Japon.

Le conseil a pour objet, non pas de diriger dans le détail les opérations militaires, mais de définir la politique générale de guerre et les plans généraux des Alliés en les adaptant aux ressources et moyens dont ils disposent, de façon à assurer à ces moyens le plus puissant rendement.

Il comprend deux représentants de chaque gouvernement et se réunit normalement en France au moins une fois par mois. Il s'appuie sur un état-major interallié permanent, qui est à la fois son organe central des renseignements et son conseiller technique.

Les décisions d'un tel conseil ne sont entachées d'aucun particularisme; elles intéressent l'ensemble des champs de bataille. Elles devront être ratifiées par les gouvernements respectifs, et déjà nous avons entendu l'objection : c'est un commandement unique qu'il nous faut et non un comité consultatif.

Aucun projet n'échappe à la critique, et je suis bien loin de dire que le nôtre constitue le dernier pas dans la voie des progrès à accomplir. Mais la sagesse, en telle matière, est de réaliser immédiatement ce qui est possible, au lieu d'attendre des mois sans aboutir, sous prétexte d'arriver à mieux.

Si un commandement unique est un jour possible, il aura besoin, pour s'exercer, d'un état-major interallié identique à celui qui vient d'être créé; peut-être même le fonctionnement du « Conseil supérieur de guerre » arrivera-t-il à instituer, en fait, sans le dire, cette unité de commandement, ce qui vaut mieux que d'avoir le mot, sans avoir la chose.

En définitive, la création de ce « Conseil supérieur de guerre » est considérée par les gouvernements anglais et italien comme un immense progrès que d'autres peuvent suivre. Le langage de toute leur presse témoigne que les Italiens ont puisé dans cette création un puissant motif de reconfort.

Et quant au jugement anglais, il se résume en celui de M. Lloyd George : « Le particularisme fait durer la guerre, la solidarité l'abrègera. »

Le front anglais sera étendu prochainement

Un autre problème du domaine militaire qui sollicite vivement l'attention du Parlement est celui de l'extension du front anglais.

Un premier accord vient d'être établi entre les deux commandements en chef et sera exécuté à une date très prochaine qu'il serait inopportun de préciser.

D'autre part, la victoire de l'Aisne, une des plus brillantes de cette guerre, par la rectification de notre front et l'amélioration de nos positions, rend disponibles quelques divisions.

Mais tout le monde, dans cette Assemblée, comprend qu'à l'heure où nous sommes et en présence des événements militaires qui se développent il ne saurait être question d'enlever du front de nouvelles classes.

L'Allemagne tente un effort désespéré avec tous ses contingents disponibles pour obtenir, avant la fin de l'année, une victoire grandiose qu'elle espérait définitive. A ce suprême effort de l'ennemi, nous devons opposer le suprême effort de la France et de ses alliés sans abandonner une parcelle de notre puissance militaire.

La coopération dans le domaine économique

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine militaire, c'est dans tous les domaines, et en particulier dans le domaine économique, que le gouvernement s'est efforcé de réaliser la coordination systématique et la solidarité complète avec les alliés.

Les négociations que nous venons de poursuivre avec le gouvernement britannique ont eu pour but d'assurer la pleine et régulière coopération des deux gouvernements pour l'approvisionnement des deux pays, ainsi que de l'Italie et des autres alliés européens.

L'Angleterre et la France sont arrivées à un accord complet qui va immédiatement être mis à exécution.

En vertu de cet accord, les pays alliés ne formeront plus qu'un seul pays au point de vue du ravitaillement en denrées indispensables à l'existence.

La collaboration du gouvernement des États-Unis est indispensable au développement de cette politique de coopération qu'imposent les événements. Personne n'ignore les efforts quotidiens du gouvernement fédéral, sous la haute impulsion du président Wilson, pour apporter aux Alliés, et spécialement à la France l'aide non seulement militaire mais économique de la grande nation américaine. Nous avons la certitude que la prochaine conférence interalliée, à laquelle l'Amérique a spécialement délégué son éminent représentant, le colonel House, contribuera à réaliser enfin l'unité d'action sur le terrain économique et financier.

Messieurs, c'est le même esprit que nous avons apporté dans les négociations relatives au blocus — arme redoutable dont les Alliés vont enfin tirer pleinement parti — et dans les négociations relatives à la fabrication du matériel de guerre et de l'aviation.

Il a fallu là de longs efforts; ceux de nos prédécesseurs et les nôtres, pour harmoniser ces programmes juxtaposés, enchevêtrés, qui parfois se recouvraient ou se laissaient entre eux des lacunes.

Et nous pouvons dire aujourd'hui que les immenses ressources mises à notre disposition par l'entrée en guerre de l'Amérique recevront leur emploi rationnel et que les nations alliées pourront réaliser, dans le plus bref délai, l'armement complet des armées nouvelles en même temps que le développement nécessaire de leur aviation.

Messieurs, notre avenir ne dépend que de notre constance et de notre résolution. Dans une guerre aussi longue, il est inévitable que des heures particulièrement dures soient à traverser; c'est alors qu'il faut redoubler de confiance et d'intrépidité.

Nous avons pour nous les quatre cinquièmes du monde civilisé et tout ce que cela représente de concours. Nous avons pour nous les forces matérielles et les forces morales. Pour que notre supériorité s'affirme réelle et écrasante, que nous faut-il? Il nous faut l'union sacrée nationale et l'union sacrée internationale des Alliés. Nous les réaliserons. Nous devons nous montrer patients et calmes au tant qu'il le faudra.

Le rêve allemand, à savoir la réduction des Alliés par la destruction totale de leur tonnage, est désormais une chimère. Nous avons à franchir encore quelques mois difficiles.

Mais ces quelques mois, qui donc hésiterait à les supporter? Est-ce que le cœur nous manquera au moment de passer par-dessus les premiers obstacles? Non, non, messieurs, la nation sans égale qui depuis quarante mois fait l'admiration du monde par son stoïcisme et sa parfaite sérénité dans l'héroïsme ne se laissera ébranler par aucune menace de l'ennemi, par aucun caprice momentané des batailles; elle sait qu'elle est au-dessus de la mauvaise fortune.

Rien ne l'arrêtera tant qu'elle n'aura pas atteint le but que lui imposent à la fois la justice et sa volonté.

LE DÉBAT

Le ministre Painlevé est démissionnaire. La Chambre qui, hier, lors d'un premier vote sanctionnant le débat engagé sur les déclarations du président du Conseil relativement aux résultats des conférences interalliées, lui avait accordé sa confiance par 250 voix contre 192 l'a mis, en effet, en minorité deux heures plus tard, par 277 voix contre 186, dans le scrutin sur l'ajournement des interpellations sur la politique intérieure, après une série d'incidents provoqués par une initiative de M. Accambray, dont les résultats furent d'apporter aux adversaires du cabinet un contingent appréciable de voix de droite.

Comme nous l'avions annoncé, le président du Conseil fit à l'Assemblée, dès l'ouverture de la séance, une déclaration dont on a lu le texte ci-contre.

Trois demandes d'interpellation étaient parvenues au bureau pendant la lecture de



M. MILLERAND M. LÉMERÉY (Phot. H. Manuel.)

la déclaration. Le président du Conseil en acceptant la discussion immédiate, sous la réserve que les questions de politique intérieure ne seraient pas abordées, le débat s'ouvrit dès son retour du Sénat.

Interpellant sur la déclaration, M. Abel Ferry contesta que l'unité de commandement et de direction puisse résulter de la création du comité interallié qui ne sera, selon lui, qu'un centre de négociations permanentes, un secrétariat général des gouvernements alliés.

M. Lémery posa la question avec netteté : « Il y a, dit-il, dans cette Chambre, beaucoup d'hommes qui en ont assez de ces ruses et de ces habiletés parlementaires d'avant-guerre. Si on considère que M. Painlevé n'a pas l'autorité nécessaire pour représenter la France à la conférence des Alliés, il faut le lui dire, aujourd'hui et lui dire pourquoi. »

De vifs applaudissements éclatèrent à ces mots, tandis qu'à son banc M. Painlevé faisait un signe d'assentiment.

Avec non moins de franchise, M. Lémery déclara qu'il ne croyait pas, pour sa part, à la réalité de la politique de M. Painlevé.

« En matière militaire, dit-il, le président du Conseil nous a annoncé que l'unité de commandement serait réalisée au moins une fois par mois à Versailles. Or, que seront les triumvirs? Des chefs ou des conseillers techniques? Croyez-vous donc avoir fait l'unité en surajoutant un nouvel organisme à ceux qui existaient déjà? Qui commande? Le général Foch ou le général Pétain? Si l'un commande en France et l'autre en Italie, ils se disputeront les troupes et les canons. A l'armée d' Hindenburg, il n'y a qu'un chef. Où est le nôtre? »

Après M. Diagne, qui interpellait également sur les déclarations du président du Conseil, un mouvement d'attention se produisit, bientôt suivi de clamours furieux sur plusieurs bancs de l'extrême gauche; M. Millerand était à la tribune.

M. Millerand à la tribune

Sans se laisser démonter par les interruptions, l'ancien ministre de la Guerre déclara qu'il n'entendait ni contester les thèses qui venaient d'être soutenues, ni moins encore discuter la déclaration du gouvernement auquel son vote était acquis :

« Si je monte à cette tribune, dit M. Millerand, c'est pour remplir un devoir impérieux en posant une question qui me hante depuis que l'offensive austro-allemande foule le sol italien. »

« Le nom du généralissime ennemi, nul ne l'ignore. Quand l'Entente se résoudra-t-elle à confier l'ensemble de ses opérations à un chef unique? »

« Il existe un conseil politique des Alliés, et la déclaration du gouvernement indique que sa mission est de définir la politique générale des Alliés. Rien de plus utile et de plus nécessaire. »

« On veut maintenant créer un comité militaire interallié; s'il doit exclusivement coordonner les informations, les études, les renseignements, l'applaudis des deux mains à sa création, mais s'il doit assurer la direction des opérations, ce serait de la pure folie. »

M. Painlevé fit un geste de dénégation. « S'il ne l'assure pas, reprit l'ancien ministre de la Guerre, qui donc l'assurera? Sans doute le choix du généralissime d'une coalition est fort délicat. Mais les Alliés peuvent-ils se dérober à cette nécessité? »

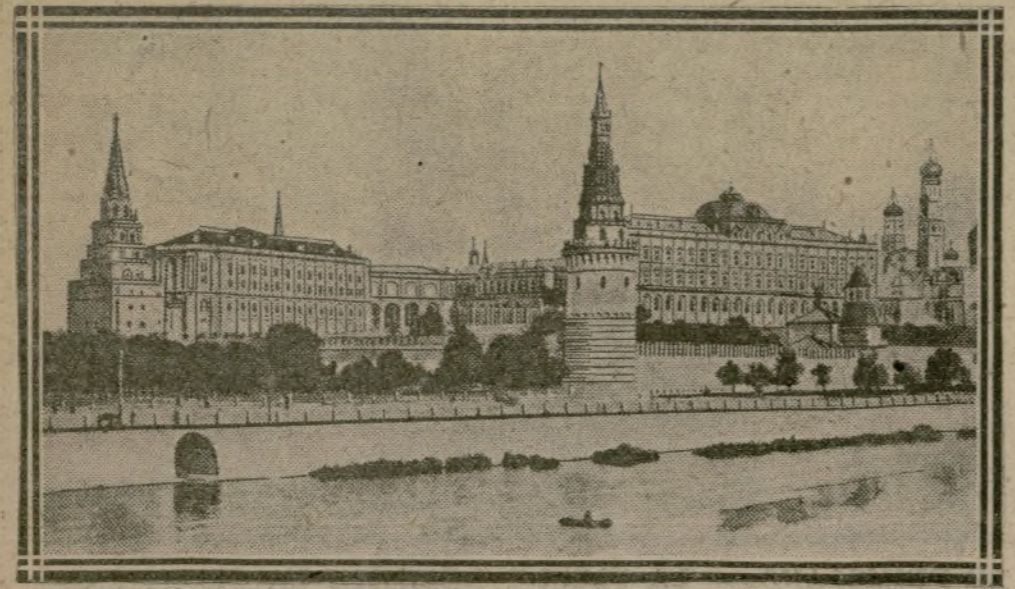
De vifs applaudissements accueillent, au centre et à droite, la brève intervention de M. Millerand.

La réponse du président du Conseil

On entendit encore M. Renaudel et M. Tissier. Puis M. Painlevé répondit :

« On s'est demandé, dit-il, si le président

LA RÉVOLUTION MAXIMALISTE A MOSCOU



LE KREMLIN DE MOSCOU

qui a été, ces jours-ci, le théâtre de luttes sanglantes et où se réfugièrent les maximalistes poursuivis par les troupes du gouvernement provisoire.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LE GÉNÉRAL CADORNA NE SIÉGERA PAS AU COMITÉ INTERALLIÉ

Le représentant de l'Italie n'est pas encore officiellement désigné.

FRONTIÈRE ITALIENNE, 13 novembre. — Le général Cadorna a décliné l'offre qui lui a été faite de représenter l'Italie à l'état-major interallié.

Le représentant militaire de l'Italie n'est pas encore désigné officiellement.

Le Conseil interallié et l'opinion anglaise

LONDRES, 13 novembre. — Les journaux anglais commentent le discours de M. Lloyd George ainsi que les déclarations faites hier à la Chambre des Communes par M. Bonar Law sur le Conseil interallié et sa composition.

La journée judiciaire

Bolo a été interrogé, hier matin, de neuf heures et demie à midi, par le capitaine Bouchardon.

L'inculpé a soutenu qu'il était victime d'une machination et que les documents américains avaient été forgés de toutes pièces par le service d'espionnage allemand pour le perdre.

Pendant que le rapporteur entendait Bolo, le lieutenant Bondoux, son substitut, a interrogé Jacques Landau.

Dans l'après-midi, interrogatoire de M. Porchère, audition de Mlle Porchère et de M. Pruvost, officier traducteur du bureau de la presse étrangère.

Le capitaine rapporteur Mangin-Bocquet a recueilli, hier après midi, la déposition du capitaine Mathieu, attaché à l'état-major du général Sarrail, et arrivé à Paris la veille.

L'officier a reconnu avoir écrit à son ami Paix-Séailles les lettres saisies chez Almeréyda.

Je l'ai fait, dit-il, dans un but patriotique, pour sauver l'armée d'Orient.

Le rapporteur a transmis le procès-verbal des déclarations du capitaine Mathieu au gouvernement militaire. Aujourd'hui, à 3 heures, M. Paix-Séailles, assisté de M. Edmond Bloch, subira son premier interrogatoire.

Un industriel parisien, M. Sabatier, ami de la famille Lenoir, et qui fut en relations avec M. Charles Humbert, a été entendu, hier après midi, par M. Drioux, juge d'instruction.

Le retour de M. Tardieu

M. André Tardieu, député de Seine-et-Oise, haut commissaire de la République aux Etats-Unis, est arrivé hier matin à Paris, venant de Bordeaux, où le commandant Pissard, chef du service des missions au ministère des Affaires étrangères, était allé à sa rencontre.

MAXIMALISTES ET MINIMALISTES RUSSES s'attribuent tour à tour la victoire

QUI TRIOMPHERA : LENINE OU KERENSKY ? En tout cas, c'est la guerre civile.

Les nouvelles de Russie continuent à être rares et celles qui parviennent sont confuses. Il est inexact, en particulier, que des dépêches émanant de l'ambassade de France aient été reçues hier.

De l'ensemble des renseignements contradictoires que nous possédons, il se dégage que chacun des deux partis en présence s'attribue la victoire. Des radiogrammes d'origine maximaliste annoncent, sous une forme d'ailleurs ambiguë, un succès éclatant des partisans du Soviet, mais nous n'en avons pas confirmation. D'autre part, la situation des troupes gouvernementales qui avançaient vers Petrograd reste inconnue. Il ressort donc des informations qui nous parviennent, tant du côté de Lénine que du côté de Kerensky, que la répression a été sérieusement entreprise, mais que la résistance des bolcheviks n'est pas négligeable.

En tout cas, c'est la guerre civile. Mais, en présence d'une confusion et d'une anarchie aussi généralisées, bien des hypothèses sont possibles et la réserve s'impose. — J. B.

La situation d'après les maximalistes

LONDRES, 13 novembre. — Des messages radiotélégraphiques ont été reçus par les stations de l'ambassade. Ces divers messages sont ainsi conçus :

Un premier radiotélégramme dit :

« Hier, après un violent combat auprès de Tsarskoïé-Sélo, l'armée révolutionnaire a complètement battu les forces contre-révolutionnaires de Kerensky et du général Kornilof. »

Un autre message apporte la proclamation suivante :

« Au nom du gouvernement révolutionnaire, j'ordonne de faire opposition à tous les ennemis de la démocratie révolutionnaire et de prendre toutes les mesures nécessaires pour s'emparer de Kerensky. L'interdit également toute entreprise qui met en danger le succès de la révolution et le triomphe de l'armée révolutionnaire. »

Un troisième message est ainsi conçu :

« La nuit du 12 novembre marquera une date historique. La tentative de Kerensky, marchant à la tête des forces contre-révolutionnaires contre la capitale de la révolution, a été repoussée. Kerensky lui-même est en retraite et nous prenons l'offensive. Les soldats, les marins et les ouvriers de Petrograd sauront et voudront opposer leur volonté aux armes à la main et affirmer la puissance de la démocratie. La bourgeoisie a tenté de détacher l'armée de la révolution. Kerensky a essayé de la briser par la violence avec le concours des cosaques. Ces deux tentatives ont échoué. La grande conception qu'ont les ouvriers et les paysans de la suprématie de la démocratie a cimenté l'union dans les rangs de l'armée et a renforcé sa volonté. Le pays tout entier verra que l'autorité des Soviets n'est pas une phase passagère, mais un fait acquis prouvant la suprématie des ouvriers, des soldats et des paysans. L'opposition à Kerensky est encore l'affirmation du droit intangible des peu- »

ples à la paix, à la liberté, à la terre et à la vie.

« Vive la Russie révolutionnaire, démocratique et socialiste ! »

« Signé : TROTSKI. »

D'autre part, le Petit Parisien reçoit un dépêche dont voici les passages essentiels :

PETROGRAD, 12 novembre. — Sept heures du soir, lundi. La journée ne marque aucun progrès dans la solution de la crise qui reste à son point le plus aigu.

Le comité révolutionnaire déclare avoir remporté la victoire hier et sent ses forces accrues par l'inaction de Kerensky, dont on a peu de nouvelles et dont les troupes n'ont pas essayé d'entrer dans la capitale. Aussi le comité révolutionnaire a aujourd'hui des prétentions plus grandes qu'hier.

Les troupes du gouvernement ont franchi la moitié de la distance qui sépare Tsarskoïé-Sélo de la capitale. Certains espèrent la lenteur de la progression des troupes du gouvernement par le désir de M. Kerensky d'attendre l'arrivée des autres échelons des troupes.

Tous ces bruits sont invérifiables, mais certainement la lenteur de la marche des troupes du gouvernement est causée par la nécessité de résoudre d'avance d'importants problèmes politiques.

Une autre version

STOCKHOLM, 13 novembre. — Le Socialdemokraten se dit à même de publier le contenu d'un télégramme de source sûre reçu de Petrograd, disant que, hier, Kornilof était entré à Petrograd où la garnison, à l'exception des marins, a passé de son côté.

Des luttes sanglantes ont eu lieu sur la perspective Newsky.

Les bolcheviks se tiennent toujours dans les quartiers ouvriers. — (Havas.)

« C'est l'Allemagne qui a déclenché la guerre »

Ainsi s'est exprimé le président Wilson au Congrès de la Fédération américaine du travail

NEW-YORK, 13 novembre. — Le président Wilson a ouvert en personne, hier matin, à Buffalo, le congrès annuel de la Fédération américaine du travail et il a prononcé, devant 6.000 délégués ouvriers, un discours qui aura un grand retentissement.

Le président, après avoir été présenté par M. Samuel Gompers, président de la Confédération du travail, comme le « leader de la pensée humaine parmi les nations du monde », a débuté en déclarant que l'époque que nous traversons était la plus critique que le monde eût connue. Puis, M. Wilson poursuivait :

« Il est donc important à cette heure de nous rappeler comment la guerre est survenue. Ceci est la lutte décisive et finale entre le vieux principe du pouvoir et le nouveau principe de la liberté. »

« C'est l'Allemagne qui a déclenché la guerre. Ses hommes d'Etat le disent, mais je suis prêt à attendre le verdict de l'Histoire qui confirmera ce que je viens de dire. L'Allemagne avait pourtant sa place au soleil ; pourquoi n'était-elle pas satisfaite, que désirait-elle donc de plus ? »

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

13 HEURES. — Au cours d'un coup de main exécuté avec succès hier matin sur un poste ennemi au sud-est de Nieuport, les troupes belges ont tué un certain nombre d'Allemands et fait plusieurs prisonniers. Le détachement belge est rentré sans avoir subi de pertes.

Une attaque dirigée la nuit dernière contre un de nos postes au nord-est d'Armentières a été rejetée par nos feux d'infanterie et de mitrailleuses.

Grande activité de l'artillerie allemande ce matin au nord-est d'Ypres.

23 HEURES. — L'artillerie ennemie, vigoureusement contre-battue par la nôtre, a bombardé nos premières lignes en Champagne dans la région des Monts et en quelques points de notre front de l'Argonne.

Journée calme partout ailleurs.

Front britannique

14 HEURES. — Dans la région au nord-ouest et à l'est de Reims, les Allemands ont effectué, à la faveur de vifs bombardements, divers coups de main qui n'ont obtenu aucun résultat.

Nuit calme partout ailleurs.

22 HEURES. — L'artillerie allemande a montré aujourd'hui une recrudescence d'activité en différents points du front de bataille d'Ypres. Le bombardement ennemi a été particulièrement violent au cours de la journée, contre nos positions vers Passchendaele.

AVIATION. — Hier, en dépit du beau temps, la brume épaisse qui couvrait le sol a rendu difficile l'observation aérienne. Nos pilotes, néanmoins, ont fait beaucoup de travail et réglé avec succès le tir de l'artillerie au cours d'un certain nombre de bombardements.

Les appareils évoluant à faible hauteur ont pris sous le feu de leurs mitrailleuses des objectifs à terre. Des reconnaissances exécutées avec succès ont permis de prendre un grand nombre de clichés. Des bombes ont été jetées, dans la journée, sur différents points où s'est concentrée l'activité ennemie.

Les conditions atmosphériques se sont toutefois opposées à la continuation du bombardement aérien pendant la nuit. Quelques bombes ont été jetées, dans la journée, par des avions ennemis dans l'intérieur de nos lignes.

Au cours des combats aériens de la journée, un seul appareil allemand a été abattu et cinq autres contraints d'atterrir désemparés. Deux de nos nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

Pendant la nuit du 11 au 12, l'ennemi avec des forces nouvelles et plus importantes, a de nouveau tenté l'attaque du front Gallio et du mont Longara-Meletta di Gallo sur le plateau d'Asiago. Après une lutte acharnée, au cours d'une contre-atta-

que définitive, l'adversaire a été repoussé et a subi de très graves pertes. Bien soutenus par l'artillerie de tous calibres, le 90^e régiment d'infanterie (brigade Regina) et le bataillon alpin de Vérone se sont distingués par leur bravoure. Pendant l'après-midi d'hier, des mouvements intenses de l'ennemi, prélude d'une nouvelle attaque, ont été battus avec efficacité par notre artillerie et finalement arrêtés.

Près de Canove, à l'ouest d'Asiago, le 16^e détachement d'assaut a attaqué un détachement ennemi et l'a capturé, libérant ainsi quelques-uns de nos hommes faits prisonniers au cours d'actions précédentes.

De la Branta au Piave inférieur, les armées ennemies, dont l'avance des jours derniers n'avait été entravée que par des actions d'arrière-gardes et arrêtée par des routes défoncées, ont occupé le territoire que nous avions évacué et se trouvent maintenant en contact avec nos lignes.

En amont de Saint-Dona di Piave, des groupes ennemis ont, à l'aide de grosses barques, réussi à passer, à l'aube, sur la rive droite du fleuve à Zenson, dans le but d'y organiser une tête de pont. Attaqué aussitôt par les nôtres, ils ont été repoussés vers la rive du fleuve.

Pendant la journée d'hier, malgré les conditions atmosphériques défavorables, un grand nombre de nos avions ont bombardé les bivouacs ennemis sur la rive gauche du Piave et ont mitraillé à faible altitude des troupes en marche le long de la route et de la rive du fleuve.

Front roumain

(10 novembre). — Activité modérée dans les vallées de la Ouzza, de Cioban et sur le Sereth, où nos batteries ont dispersé une colonne ennemie qui se dirigeait de Ciulea à Marasesti. Le 5 novembre, le lieutenant aviateur Suk a abattu, dans la région de Padutzza, son septième appareil ennemi.

(11 novembre). — Faible activité réciproque d'artillerie en divers secteurs du front.

(12 novembre). — Activité modérée d'artillerie et actions de patrouilles dans divers secteurs du front.

À Dealul-Palosu, à 7 kilomètres de Brusturoasa (Trotus), les Russes ont chassé à coups de fusil un groupe de soldats ennemis qui étaient sortis des tranchées pour fraterniser.

Front de Macédoine

(11 novembre). — Quelques escarmouches dans la vallée de la Struma. Activité moyenne de l'artillerie dans la région du Vardar. Journée calme sur le reste du front.

(12 novembre). — Activité d'artillerie particulièrement vive dans la boucle de la Cerna et à l'ouest du lac d'Ochrida, assez faible sur le reste du front.

Dans la boucle de la Cerna, vers la cote 1050, l'action d'artillerie a été suivie d'une attaque ennemie qui a été repoussée par les troupes italiennes.

M. PAINLEVÉ A REMIS HIER À M. POINCARÉ LA DÉMISSION DU CABINET

Le président de la République commencera aujourd'hui ses consultations.

Après le vote de la Chambre, les membres du gouvernement se sont réunis dans la salle où leur est affecté au Palais-Bourbon et ont rédigé la lettre de démission du cabinet.

A 9 h. 45, M. Painlevé s'est rendu à l'Elysée, accompagné de la plupart de ses collaborateurs, et a fait part au président de la République de sa détermination.

Voici à ce propos la note officielle qui a été communiquée :

« A l'issue de la séance de la Chambre, le président du Conseil et les ministres se sont rendus à l'Elysée et ont remis leur démission au président de la République. »

« A la suite de cette démarche à ce lieu, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré, une réunion du comité de guerre qui avait été primitivement fixée à sept heures du soir, mais qui, en raison de la prolongation de la séance de la Chambre, a dû être ajournée à dix heures. »

« Le président de la République fera appel, demain, selon l'usage le président du Sénat et le président de la Chambre des députés pour les consulter sur la situation politique. »

Le général Pétain était arrivé dans la soirée pour assister à la réunion du comité de guerre.

C'est la première fois depuis la déclaration de guerre — faisons-le remarquer — qu'un gouvernement de troupe renversé par un vote du Parlement. Le ministère de M. Viviani et après lui ceux de M. Aristide Briand et celui de M. Ribot s'étaient, on s'en souvient, retirés de leur propre gré sans avoir été mis en minorité par le Parlement. C'est donc une situation nouvelle et d'autant plus grave que le vote d'hier est loin d'être clair et de nature à donner au chef de l'Etat l'indication nécessaire.

Trois combinaisons étaient cependant envisagées hier soir : un ministère Clemenceau, un cabinet Viviani-Thomas ou un ministère Barthou.

Rappelons que le cabinet Painlevé s'était constitué le 12 septembre 1917 : il a donc duré exactement deux mois et un jour.

Entre temps, on s'en souvient, il avait subi une crise intérieure qui s'était dénouée, le 23 octobre, par le remplacement de M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, par M. Louis Barthou, précédemment ministre d'Etat.

Le Sénat a suspendu l'immunité parlementaire de M. Charles Humbert

Le Sénat a adopté hier, sur le rapport présenté par M. Milliard au nom de la commission chargée d'examiner la demande d'autorisation de poursuites formulée par Bolo pacha contre M. Charles Humbert, la proposition de résolution suivante :

« Le Sénat, »

« Vu la demande adressée, à la date du 5 novembre 1917, par M. Paul Bolo, »

« Prononce, pour le cas qui y est prévu, la suspension de l'immunité parlementaire en ce qui concerne M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse. »

Cette décision a été prise sans débat, à mains levées.

M. Antonin Dubost, président, avait fait connaître auparavant à l'assemblée qu'il avait reçu une troisième « demande d'autorisation de poursuivre un sénateur ». Il s'agissait, cette fois, d'une plainte de M. Pierre Lenoir, visant également M. Charles Humbert, malgré l'avis de M. Savary, qui voulait le renvoyer aux bureaux, la demande avait été renvoyée à la même commission, déjà saisie, d'ailleurs, d'une requête analogue de M. Gustave Téry.

Après une brève suspension de séance, le Sénat entendit la lecture de la déclaration de M. Painlevé, déclaration qu'on a lu d'autre part.

A l'ouverture, M. Antonin Dubost avait prononcé l'éloge de M. le docteur Peyrol, sénateur de la Dordogne, décédé.

Bourse de Paris, 13 novembre 1917

Table with columns: VALEURS, Cours précédent, Cours de jour, VALEURS, Cours précédent, Cours de jour. Lists various financial instruments and their prices.

METAUX A LONDRES.

— La tonne de 1.016 kilos. Cuivre Chili, disponible, 110 ; livrable 3 mois, 110 ; Electrolytique, 122 ; Etain, comptant, 267 1/4 ; livrable 3 mois, 266 ; Plomb anglais, 30 1/2 ; Zinc, comptant, 24.

Le "TIP" Remplace le Beurre

Av. Pellerin, 82, r. Rambuteau (210) le 1212.

ON DEMANDE JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, présenté par ses parents, pour travail de bureau. Se présenter 88, Champs-Elysées.

Une demande d'interpellation de M. Accambray

Une série d'incidents se produisirent alors au sujet d'une demande d'interpellation de M. Accambray.

On se souvient que M. Accambray avait été apostrophé, à la Chambre même, il y a quelques semaines, par un de ses collègues de la droite, M. Ybarnégaray, qui l'avait accusé d'avoir fui devant l'ennemi, alors qu'il était mobilisé au début des hostilités. Des témoins avaient été constitués. Deux arbitres, M. le général Maunoury et M. Augagneur, avaient été désignés. Comme ils n'avaient pu se mettre d'accord, l'affaire en était restée là. Mais à la demande de M. Accambray une enquête avait été ouverte par le ministre de la Guerre.

Le député de l'Aisne, qui n'avait plus reparu à la Chambre depuis plusieurs semaines, demandait hier soir à interpellier « sur ce que le ministre de la Guerre compte faire pour réduire à néant l'odieuse calomnie lancée depuis plus de trois ans, contre lui ». »

M. Painlevé déclara simplement qu'une enquête faite avec un soin minutieux par le général Roques avait lavé M. Accambray de cette accusation.

L'incident se fut peut-être borné à ces mouvements de séance si M. Accambray n'avait ajouté que MM. de la Ferronnays et de Juigné, témoins de M. Ybarnégaray, s'étaient déshonorés.

Sans hésiter, M. Deschanel, président, rappela à l'ordre le député de l'Aisne. Mais, à droite, l'orage était déchaîné. On reprochait au président du Conseil d'avoir voulu disculper M. Accambray, par une « enquête de camarades » et surtout d'apporter une déclaration en sa faveur en l'absence de M. Ybarnégaray, retenu au chevet de son père mourant.

Avec énergie, M. Painlevé renouvela son affirmation. M. Accambray, satisfait, n'insista pas pour la discussion de son interpellation.

Les interpellations sur la politique intérieure

L'ordre du jour appela ensuite la discussion des interpellations de MM. Emile Constant, Jules Delahaye, de Chappedelaine et de Baudry d'Asson, sur la politique intérieure, l'affaire de l'Action Française, l'incident Daudet-Malvy, l'affaire Paix-Séailles, etc.

Comme nous l'avions annoncé hier, le président du Conseil demanda formellement le renvoi au 30 novembre.

« Tout le monde doit comprendre, dit-il, l'importance et le caractère maléfisant de telles discussions. Si nous n'avions pas satisfaction, nous n'aurions pas l'autorité suffisante pour représenter la France dans le conseil des Alliés. »

C'était la question de confiance nettement posée.

M. Emile Constant combattit le renvoi ; M. de Chappedelaine réclama la discussion immédiate ; M. Jules Delahaye insista pour un débat à bref délai ; M. de Baudry d'Asson promit au gouvernement qu'il ne perdrait rien pour attendre.

Entre temps, on s'agitait sur les bancs socialistes, M. Renaudel acceptait l'ajournement après la Conférence interalliée, Mais M. Marcel Sembat protestait :

« On nous avait dit, s'écria-t-il, que la Conférence interalliée s'ouvrirait lundi. Maintenant on nous annonce que la date adoptée nous renvoie au 30 novembre. C'est trop long ! »

« On passa au vote au milieu d'une agitation intense. Les bulletins bleus de la droite se mirent, cette fois, à ceux des 192 opposants qui avaient voté contre l'ordre du jour de confiance de M. Gardley. L'ajournement se trouva ainsi repoussé par 277 voix contre 186, après pointage. »

Quand M. Deschanel proclama le résultat du vote, la plupart des ministres et des sous-secrétaires d'Etat étaient au banc du gouvernement. Ils se levèrent aussitôt et quittèrent la salle à la suite de M. Painlevé. La crise ministérielle était ouverte.

La Chambre s'est ajournée à mardi prochain.

Leopold BLOND.

Vittel-Grande Source

contre-poison de l'acide urique

LE MONDE BLOC-NOTES D'UN JOUR A L'AUTRE

CORPS DIPLOMATIQUE

De Madrid : Le président du Conseil a reçu M. Joseph Thierry, ambassadeur de France. La société Franco-Japonaise de Paris a offert un déjeuner au cercle militaire, en l'honneur du baron Otori, conseiller de l'ambassade du Japon, nommé chargé d'affaires du Japon au Mexique, et de son remplaçant, M. Nagaok.

En l'absence de M. Bertin, président de la société, M. Harmand, ancien ambassadeur de France auprès du mikado, fit les honneurs de la réunion. Parmi les convives : S. Ex. M. Matsui, ambassadeur du Japon à Paris, et le personnel de l'ambassade, le vice-amiral Fournier, M. Yves Guyot, ancien ministre ; commandant Schmoll, M. Kijima, consul du Japon à Lyon ; MM. Souhart, secrétaire général, Chacra, Vevev, Alévèque, etc. etc.

CERCLES

M. Frederick Allen, lieutenant de vaisseau U. S. A. Navy (Flying Corps), a été reçu hier membre temporaire du Nouveau Cercle de la rue Royale. Ses parrains étaient le lieutenant-colonel Feline et le baron de La Grange O'Tard.

INFORMATIONS

La médaille d'honneur des épidémies, en argent, a été décernée aux infirmières dont les noms suivent :

Mmes Foissey, née Maillé, présidente du comité de la S. B. M. de Calais, infirmière-major, hôpital auxiliaire 27 ; Michel (Marie-Amélie), S. B. M., hôpital auxiliaire 1, à Amiens ; Dupetit, née Lefebvre, infirmière S. B. M., même hôpital ; Jobin (Emma-Virginie), U. F. F., hôpital temporaire 70, à Cayeux-sur-Mer ; Mlle Dauvergne (Marie), hôpital militaire de Marseille ; Mme Revon, née Turgan, infirmière-major à Rambouillet ; Mlle Toporovsky (Pauline), hôpital temporaire V. G. I., lycée Buffon ; Mme Le Floch, en religion sœur Saint-François, hôpital mixte de Ploermel ; miss Marie Sulton, infirmière du French Flag Nursing Corps, hôpital Rebeval 1, à Neufchâteau ; miss Catherine O'Leary, French Flag Nursing Corps, même hôpital.

NAISSANCES

Le capitaine et Mme Albert Guérin font part de la naissance de leur fille, Marie-Thérèse.

MARIAGES

Nous apprenons les fiançailles du sous-lieutenant François Dupré, pilote aviateur, décoré de la croix de guerre avec trois citations, et de Mlle Daisy Singer.

DEUIL

Un service pour le repos de l'âme du comte Urban de Maillé, lieutenant aviateur, tombé au champ d'honneur en Orient, a été célébré hier, à onze heures, en l'église Saint-Honoré d'Évlyau.

Le deuil était représenté par le comte Foulques de Maillé, son père ; le lieutenant Hardouin de Maillé, du 6^e dragons ; M. Guy de Maillé du 2^e chasseurs d'Afrique, et le maréchal des logis aviateur Jean de Maillé, ses frères ; le baron de Fleury, son oncle, et le commandant de Ganay, son cousin.

Dans l'assistance : duc et duchesse de La Rochefoucauld, duchesse de Plaisance, colonel d'Astafort, marquise de Massa, duc et duchesse de Morin, marquis et marquise de La Torre, marquis de Triquerville, marquise de Gasquet, comtesse du Petit-Thouars, marquise de Negroni, M. et Mme Thouvenel, général vicomte de Lastours, générale Lambert, Mme de Bajan, comte et comtesse de Bourbon, baron et baronne de Serlay, comte Gaston de Massa, Mme H. de Wendel, vicomte H. de Thoisy, vicomte et vicomtesse de Montureux, baronne Merin, commandant de Malherbe, lieutenant P. de La Caze comtesse de Labriffe, marquis de Pontcharra, baronne Corvisart, comte Pierre de Vogüé, Mme Clément de Royer, etc.

Nous apprenons la mort : Du capitaine de Sampiigny, du 42^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, gendre du baron Despatys, ancien conseiller municipal de Paris ; De Mme Henri de Casariga, décédée au château de La Grange, dans les Pyrénées-Orientales.

De M. Léon Brunet, beau-père du capitaine Louis Deviolaine et du lieutenant-colonel Desseuty de Cerve.

BIENFAISANCE

La matinée littéraire et artistique donnée au profit des Amis des artistes, au cours de laquelle le comte R. de Montesquiou recita plusieurs de ses poèmes et où d'autres œuvres de lui furent interprétées par Mme Ida Rubinstein et Mme Madeleine Guiraud, a obtenu le plus grand succès.

On y remarqua : Mrs W. G. Sharp, Mr et Mrs B. J. Shoninger, Mrs Paul Gans, marquise de Dion, baronne de Marçay, Mme Coppens de Fontenay, Mrs J. Mark-Baldwin, docteur Pozzi, Mme Piéart, Mlle Rachel Boyer, M. Edgard de Marçay, etc., etc.

Prrière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures - dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 3 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Advertisement for 'VIN de VIAL' featuring an illustration of a man and text describing its benefits for strength and health.

Nos bons tirailleurs sénégalais — appelés ainsi, sans doute, parce qu'en règle générale ils viennent de toutes les parties de notre Afrique occidentale, excepté le Sénégal :

Une circulaire ministérielle prescrit de réunir tous les blessés musulmans dans certains hôpitaux qui leur seront réservés pendant la durée du Ramadan, afin qu'ils y puissent jeûner, suivant les exigences du prophète.

Or, dans un hôpital où il y a des chrétiens, il y a aussi le tirailleur Moussa. Donc, si Moussa est musulman, il doit s'en aller. Le major l'interroge :

- Es-tu musulman ?
Oui, docteur.
Veux-tu faire Ramadan ?
Si toi vouloir...
Mais toi, veux-tu ?
Moi vouloir...
Tu sais ce que c'est, Ramadan ?
Ramadan... Ramadan, y a bon.
Tu es musulman ?
Y a bon musulman.

Mais, le lendemain, Moussa est dans la désolation. Mlle Mante, l'infirmière, lui a dit qu'on allait le renvoyer, pour qu'il aille faire Ramadan dans un des hôpitaux spéciaux destinés aux musulmans. Et Moussa, à cette nouvelle, a poussé des cris de Mélusine.

Le major se précipite au bureau, où un employé lui dit que Moussa a été interrogé. — le major le sait bien, parle-le ! puisque c'est lui-même qui l'a questionné, — que Moussa a déclaré qu'il était musulman, et que par conséquent il devait partir au plus tôt pour un des hôpitaux indiqués par la circulaire n° 6447.

Le major reprend les papiers de Moussa et remonte le trouver.

— Voyons, Moussa, tu es bien musulman ?

— Musulman, moi, y a pas connaître. — Alors, pourquoi m'as-tu dit hier que tu étais musulman, et pourquoi l'as-tu répété au gestionnaire — le monsieur-qui-écrit-dans-un-bureau, si tu aimes mieux ?

— Moi y en a musulman pour rester ici, mais y en a pas musulman pour aller dans l'autre hôpital.

— N. de D... à la fin, Moussa, es-tu musulman, oui ou non !

— Comme toi il veut. Mais moi vouloir rester avec toi.

— Enfin, veux-tu faire Ramadan ?

Je trouve cette délicate et instructive histoire dans un livre du docteur Paul Chauveau, Derrière la Baïaille, un beau livre, simple et sincère, souvent d'une émotion déchirante, mais parfois éclairé d'un sourire... On s'est donné beaucoup de mal, et on a eu raison, pour respecter la foi de nos soldats indigènes, et leur permettre de pratiquer leur religion. Mais tous ceux qui connaissent bien nos tirailleurs prétendus sénégalais savent que pas mal d'entre eux sont musulmans à peu près comme ils sont Sénégalais : d'assez loin. En réalité, dans les trois quarts ou les neuf dixièmes de leur for intérieur, ils restent fétichistes, et sont musulmans parce que c'est le marabout musulman qui leur a vendu leurs fétiches.

Il faut prendre tout de même les précautions nécessaires, mais nous n'avons pas besoin de nous matagroliser la cervelle sur leur Islam plus qu'ils ne le font eux-mêmes.

Pierre MILLE.

Les privilégiés

Dès lundi soir, il était impossible de se procurer une carte pour la séance d'hier à la Chambre.

Heureuses les personnes qui ont dans leurs relations un député placé dans l'ordre alphabétique entre M. Gruet et M. Henry Pathé ; elles ont pu obtenir une carte de galeries.

Heureuses encore celles qui connaissent un député placé dans l'ordre alphabétique entre M. Veriot et M. Ybarnegaray ; elles ont pu obtenir une carte de tribunes.

Car, à la Chambre, le nombre des cartes étant limité, les députés sont servis chacun à son tour par ordre alphabétique.

Mais que les dames qui connaissent un député dont le nom commence par un M ne lui en veulent pas s'il ne leur a rien envoyé. C'est qu'il n'avait point part à la distribution.

Pourtant, diront ces dames, puisque l'on allait de M. Gruet à M. Pathé... Non, madame, vous n'y êtes pas. A la Chambre, la mode est venue de donner le pas au prénom sur le nom. Beaucoup de députés figurent à l'Annuaire non au rang de leur nom, mais à celui de leur prénom. C'est ainsi que M. Pathé figure à l'H en qualité de Henri Pathé. Et c'est pourquoi les cartes distribuées pour la séance d'hier (galeries) se sont arrêtées à M. le comte de Hercé, qui vient sur la liste immédiatement après M. Henri Pathé.

Il est vrai que les députés qui n'ont pas droit à la distribution peuvent obtenir des cartes hors tour en s'adressant à la présidence ou à la questure. Et ce sont naturellement les meilleures !

LES MODES DEMODEES

Je ne sais rien de plus nettement mélancolique que de feuilleter les journaux illustrés d'avant-guerre, aux pages consacrées à la Mode. La constante et fantasque évolution du costume féminin nous y apparaît, photographiée sous mille aspects successifs, et nous avons peine à croire, nous autres femmes, que nous fûmes pareilles à certaines figurines désuètes qui nous font sourire aujourd'hui.

La mode est tout en transitions. Une accoutumance progressive et un entraînement quotidien nous plient à ses caprices despotiques. Elle sait nous faire changer d'idéal et de poids. Les "entravées" de 1911 ne prévoyaient guère les "écourtées" de 1915, pas plus que la jupe-culotte ne faisait pressentir la jupe-tonneau. Mais lorsque nous commandons la robe de demain, nous avons oublié celle de l'avant-veille. Ce n'est que si quelque magazine périmé nous force de jeter un regard en arrière sur ce qui fut notre passé somptuaire que nous mesurons vraiment l'innanité des questions d'esthétique contemporaine.

Voltaire a eu raison d'écrire : Il est une déesse, inconstante, incommode, Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements, Qui parait, fuit, revient et naît dans tous les temps ; Protège-t-elle son père, et son nom c'est la Mode.

Demodé est synonyme de ridicule. Nous nous souvenons avec attendrissement et enthousiasme de certaines toilettes qui nous valurent des succès de coquetterie, mais ces mêmes toilettes nous feraient hausser les épaules s'il était question de les remettre telles quelles aujourd'hui.

Le demodé ne redevient possible qu'avec le recul du temps, lorsqu'il confine à l'ancien. A la dernière reprise de Divorçons ! au théâtre de la Renaissance, la pièce fut mise en scène avec les costumes de 1880. Mais lorsque la Comédie-Française remonta Poliche, tout récemment, il ne fut pas question de reproduire les toilettes de la création. Une reconstitution de la mode de 1906 déchaînerait, dans une salle de spectacle, un fou rire incompatible avec l'atmosphère douloureuse d'une œuvre d'art et d'observation. Tandis que des modes vieilles de trente ans appartiennent en quelque sorte à l'histoire du dix-neuvième siècle.

Les journaux illustrés où revivent les chifons abolis réveillent parfois en nous des images disparues. Leurs gravures puériles nous font rêver, parce qu'elles nous aident à situer et à préciser des choses d'autrefois... Le souvenir d'une robe est si souvent mêlé au souvenir d'un état d'âme ! — SIMONE DE CAILLAVET.

Progrès

Se bat-on ou non dans les rues de Petrograd et de Moscou ? Malgré l'abondance des dépêches, c'est ce qu'il est impossible de savoir au juste. La Russie est si mystérieuse !

Enregistrons en tout cas cette réflexion d'un vieil habitué du Palais-Bourbon, ancien communal, qui disait hier avec un haussement d'épaules significatif : — Des combats de rues... Qu'est-ce que vous voulez faire de sérieux sans barricades ? Et quelles barricades voulez-vous faire avec le pavage en bois ?

LE PONT DES ARTS

Malgré le vœu nostalgique de Loti, le Moghreb ne dort plus. Il s'est complètement réveillé à la voix de la France. M. Ajalbert a été, en 1916, assister à ce réveil. Et le Maroc sans les Boches nous dira ses émotions, ses joies, ses souvenirs.

Mme Simone Puget, venue du poète André Puget, qui fut tué, le 9 mai 1915, à l'attaque de Neuville-Saint-Vaast, et qui fait aux Etats-Unis une tournée de conférences, a parlé à la Columbia University de New-York sur la "Psychologie des femmes en France". Elle y a soulevé une profonde émotion patriotique.

LE VEILLEUR

LES DEUX RUSSIES



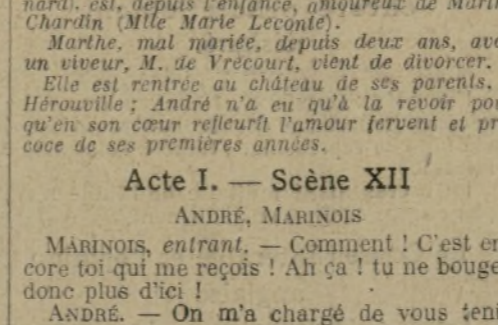
Partageons les terres !... Hé là ! Pas avec les Boches.

Acte I. — Scène XII

ANDRÉ, MARINOIS

MARINOIS, entrant. — Comment ! C'est encore toi qui me reçois ! Ah ça ! tu ne bouges donc plus d'ici !

ANDRÉ. — On m'a chargé de vous tenir



M. FRANCIS DE CROISSET

compagnie. Mme Chardin vous fera demander dès qu'elle sera prête.

MARINOIS. — Ça ne me dit pas ce que tu fais ici.

ANDRÉ. — Marthe est revenue.

MARINOIS. — Ah !... ah !... ANDRÉ. — Son mariage est annulé.

MARINOIS. — Et après ? Depuis quand te soucies-tu de ces vieilleries ?

ANDRÉ. — Moi... je... MARINOIS. — Et tu es un drôle d'air... Tu n'as plus le petit air gai de tout à l'heure... Ce sont ces menaces de guerre ?

ANDRÉ. — Vous avez du nouveau ? MARINOIS. — Je suis passé à la mairie, j'ai vu Bergoulat... Il est inquiet. Est-ce gai qui te turpinue ?

ANDRÉ. — Pensez-vous ! MARINOIS. — Non, je pense que... c'est Marthe.

ANDRÉ. — Mais... MARINOIS. — L'annulation... c'est de l'eau de roche.

ANDRÉ. — Eh bien, oui, papa, je l'aime... Je me rends compte que c'est absurde. Mais il m'a suffi que je la revois.

MARINOIS. — Parce qu'elle est divorcée et libre, tu crois qu'elle se consolera par une aventure ?

ANDRÉ. — Une pareille idée ne m'est même pas venue.

MARINOIS. — Tant pis ! Car alors c'est plus grave. Elle a soixante mille francs de rente. Quant à moi, tu sais ce que je gagne... et toi, tu ne gagnes rien.

ANDRÉ. — Oh ! je ne fais pas de projets, je n'attends rien.

MARINOIS. — Un amoureux qui n'attend rien, tu as vu ça, toi ?

ANDRÉ. — Elle ne se doute même pas que je l'aime.

MARINOIS. — Elle s'en doutera. Et puis, quand elle l'aimera ! Te sens-tu les épaules de ce mariage-là ? Qu'es-tu à côté d'elle ? Jusqu'à ta naissance qui te ferait son obligé. Tu lui serais inférieur en tout.

ANDRÉ. — Je suis jeune, je travaillerai, je réussirai.

MARINOIS. — Tiens ! ça c'est une bonne idée. Commence donc par là.

ANDRÉ. — Je vaudrais bien les gens qui l'entourent.

MARINOIS. — Ta valeur réelle n'est pas en cause.

ANDRÉ. — Je suis mille fois supérieur à

FRANCIS DE CROISSET

Ce soir sera donnée, pour la première fois, sur la scène de la Comédie-Française, la représentation d'une pièce nouvelle de M. Francis de Croisset, D'un jour à l'autre. Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur d'une des meilleures scènes.

André (M. Leroy, fils du docteur Marinois, médecin d'un petit village de Normandie (M. Bernard, est, depuis l'enfance, amoureux de Marthe Chardin (Mlle Marie Leconte).

Marthe, mal mariée, depuis deux ans, avec un vicieux M. de Vrecourt, vient de divorcer. Elle est rentrée au château de ses parents, à Hérouville ; André n'a eu qu'à la revoir pour qu'en son cœur renaissent l'amour fervent et précocité de ses premières années.

MARINOIS. — Bien sûr, mais pauvre, sans prestige, tu n'existes pas socialement.

ANDRÉ. — Est-ce vous qui parlez ainsi ? Depuis quand respectez-vous la puissance de l'argent ?

MARINOIS. — Je la constate.

ANDRÉ. — Vous ne dites donc plus : je ta méprise.

MARINOIS. — J'en aurais le droit. L'argent, je n'ai jamais cherché à en gagner au delà du nécessaire. Depuis quarante ans que je vis ici dans mon clos entre ta mère et mes livres, ma clientèle, c'est tous les malheureux du pays, et les seules maisons où j'accours sans ardeur sont celles où je touche des honoraires.

ANDRÉ. — Je le sais, papa. Le mot de saint laïque devrait être inventé pour vous.

MARINOIS. — Oh ! moi petit, je ne suis pas un saint, même laïque. A une époque où tout le monde a des appétits, je suis un brave homme qui n'a pas de besoins, et c'est la seule chose en moi qui soit extraordinaire.

ANDRÉ. — Ce n'est pas vrai, vous le savez bien. Des membres de l'Académie gâchent vos ouvrages avec respect.

MARINOIS. — Mais ils ne les lisent pas. J'ai cinquante-trois ans. Il y a quatre ans que j'ai la Légion d'honneur.

ANDRÉ. — Vous l'auriez eue il y a vingt ans si vous vous en étiez occupé.

MARINOIS. — Il y a vingt ans, j'avais trop à faire.

ANDRÉ. — Pourquoi dédaignez-vous ce que tant d'hommes recherchent ? Est-ce modestie ou orgueil ?

MARINOIS. — Ni l'un ni l'autre. Je n'y tiens pas. Mais je parle pour moi. Si, par une belle œuvre, tu décrochais la Légion d'honneur, ce serait le plus beau jour de ma vie.

ANDRÉ. — Je ne vous comprends pas.

MARINOIS. — Tu n'as pas mon âge.

ANDRÉ. — Vous auriez pu être un praticien illustre et vous êtes un médecin de campagne... un peu plus que le pharmacien et un peu moins que le curé. Un homme doit occuper la place qu'il mérite. Est-ce vrai, oui ou non ?

MARINOIS. — Non. Et pourquoi serait-ce vrai ? Mérites-tu un grand nom pour en avoir hérité ? Mérites-tu une femme parce qu'elle l'aime ? Un siège à l'Académie parce que tu as été élu ?

ANDRÉ. — Pourquoi... ?

MARINOIS. — Rien n'est à sa place. Evidemment c'est dommage, mais toi qui es architecte, ça devrait te frapper. Crois-tu que Chardin, qui possède 500 hectares, ait besoin d'autant de place ? Ou que ces roses qui se balançaient au soleil sur leurs tiges soient à leur place sur cette cheminée ? Crois-tu que Mme Chardin avec son peignoir médical soit en place de me faire appeler ? Tes sentiments pour Marthe sont fervents, élevés et durables. En sont-ils pour cela moins déplacés ? Mais, mon pauvre enfant, rien en ce monde n'est à sa place, pas plus les gens que les choses, pas plus Chardin à son piano que certains empereurs sur leurs trônes. Et si, demain, un événement imprévu mettrait tous les gens en place à leur place, ah ! crédié ! ce serait dans tout l'univers un bouleversement sans précédent. Tu peux m'en croire, je ne suis pas cloquent, ça me force à dire des choses qui portent.

ANDRÉ. — Papa... vous n'êtes pas encourageant. Que faire alors ? Se croiser les bras ?

MARINOIS, avec force. — Travailler. Mais quand on n'est pas un résigné — et tu n'en es pas un — il faut savoir se rendre compte et ne pas engager son cœur, au seul de la vie, dans une aventure sans issue.

ANDRÉ. — Papa... ?

MARINOIS. — Sans issue... Oit ! il y a beaucoup de ma faute. Je n'aurais jamais dû te permettre d'être depuis l'enfance le compagnon de cette demoiselle, qui grandissait. Pour un autre, ça n'aurait pas eu d'importance. Pour toi, ça en avait. Tu as hérité de ta mère une âme douloureuse. Pour le reste, tu es comme moi. Nous n'avons pas de sentiments superficiels, nous autres, ni des passions pour gens du monde. Nous sommes une race plus saine, plus neuve aussi. Moi, j'ai aimé ta mère du premier jour où je l'ai vue et j'avais quinze ans. Ce jour-là, j'ai su que je n'épouserai pas une autre femme. Mais ta mère était de ma condition. Elle sortait du peuple, a fait le bonheur de ma vie. C'est une femme comme elle qu'il te faut. Crois-moi. Détourne les yeux de cette petite. Tu aimes ton métier, ton art. Travaille. Ce n'est pas tout le bonheur, mais c'est la seule noblesse de ce monde. Tantôt tu me disais que je ne suis pas à ma vraie place. Je n'en sais rien. Ce dont je suis sûr, c'est que ta place, à toi, n'est pas ici.

Advertisement for 'PILULES PINK' featuring an illustration of a woman and text describing its benefits for blood and health.

LES LIVRES

LE FRANÇAIS A LA TÊTE ÉPIQUE
par M. Wilmette, professeur à la Sorbonne
Par réaction contre les sottises des perruques qui imaginaient le bon Honneur, plein de politesse, bien assis dans son cabinet de Boule, les pieds dans une chancelière, morfondant, d'une bouche rasée, sa plume d'oie, avec, sous la main, la sonnette de vermeil, la cire à cacheter, la poudre azurée et la Poétique d'Aristote, les Romantiques adhérents frénétiquement à la théorie de la création spontanée de l'Épopée. Ces chants mélodieux, ces belles et puissantes évocations étaient survenues, subitement, comme champignons après l'orage. C'étaient les beaux enfants, les bêtards anonymes du peuple anonyme... Comme si le peuple avait jamais créé quoi que ce soit !... Comme si le peuple avait jamais su faire autre chose que détruire !

Les pédants allemands, on le pense bien, ne furent pas manchots à exalter une pareille sottise. Ils en profitèrent pour annexer l'Épopée à la Germanie : elle avait fleuri spontanément, miraculeusement, sur une terre privilégiée. Et cette terre... « Golt mit uns »

Et les pédants de notre pays, qui se croyaient au char du vainqueur. Ils poussèrent à la roue. L'Épopée était née outre-Rhin, au pays d'Athila. Exilée chez nous, elle avait péri-clité, la pauvre !

Un savant français, qui joint à beaucoup d'érudition beaucoup de cœur, d'ironie et d'aménité, eut le courage de jeter bas une thèse aussi absurde qu'antipatriotique. Il remit à sa place l'Épopée, dans l'opulent cortège des magnifiques affabulations qui va de Rome à la Renaissance. Ce qui avait fait délirer les oliviers germaniques, l'Expliqua, lui, simplement, géographiquement, incontestablement, par l'itinéraire des grands pèlerinages catholiques. Car, comme l'avait confusément entrevu Edgar Quinet, une épopée suppose une mythologie, un culte...

M. Maurice Wilmette reprend aujourd'hui sa thèse. Son ardeur est louable et opportune. Son style, malheureusement, n'est point à la hauteur de son zèle. Il est épineux, pénible, univoque... Pour beaucoup d'historiens — j'entends : historiens d'école — l'ennui est le condiment obligatoire d'une thèse. Qui n'est pas ennuyeux n'est pas sérieux. Faites-moi bâiller et je vous porterai aux nues !

Cette affirmation me paraît exagérée. Ce n'est pas que je méconnaisse la force de l'illisible... Pourtant...

Sans conteste, ce qu'il y a de mieux dans l'érudite brochure de M. Maurice Wilmette, c'est encore son titre.

« U-713 » ou LES GENTILSHOMMES D'INFORTUNE, texte de P. Mac-Orlan ; dessins de Gus Boffa.

En vacances, à la campagne, un jour d'orage, un petit garçon prend, pour se désennuyer, un livre dédaigné jusqu'ici et découvert, jadis, dans son soubassement de Noël. Il en lit dix lignes, vingt, cent... un chapitre. La pluie cesse, il lit encore. Les oiseaux chantent dans les verdure lustrées ; le soleil refluait ; au ciel rasséréné... Les pouces dans les oreilles notre petit bonhomme lit toujours. Le voilà sage jusqu'à la nuit, si sage qu'on le croit malade... Aurait-il pas mangé en cachette ?... Et si ! Il a dévoré son premier Jules Verne, un de ces romans scientifiques-fantastiques où la fée Électricité remplace — et comment ! — les Aéroplanes, les Mécanismes, les Vivantes, les Urgées, toutes les Carabasses de jadis ! C'est Vingt mille lieues sous la mer, ou encore, Cinq semaines en ballon... Et voilà notre morveux matagrabilisé. En classe, à l'église, à table, au bain,

au lit, il ne rêve plus que ballons monstrueux, requins d'acier... Il ne fait plus la guerre aux mouches ni aux pions. Il dédaigne les billes... Avec l'élasticité de ses bretelles et le carton de son catéchisme il fabrique, sous une giboulée de pensums, les plus ahurissants zeppelins.

Au reste, tout cela n'est pas bien grave... Cela est bon, au contraire. Le petit, hésitant jusqu'ici entre les deux sœurs ennemies : Science, Littérature, suivra résolument Madame la Science sur la route aride qui mène à Polytechnique.

Mais que, par infortune, notre blondin, au lieu d'être fils d'un Martin, d'un Mathieu, d'un Guillaume, comme tout le monde, soit le premier-né de Guillaume Ier, empereur d'Allemagne... Adieu paniers ! Toutes ces innocentes imaginations, ces périlles conquêtes, ces inoffensives et divertissantes cruautés sortirent de l'enfantillage pour rentrer, dans le cahuchemar, de la bibliothèque rose dans l'obituaire rouge. Les Oliviers à lunettes d'or, les comtes Zeppelins se féleront la cervelle à réaliser ces joujoux chimériques, ces machines ingénieuses à mieux arroser la terre de sang. O vanité ! O néant ! O grain de sable de Cromwell ! O nez de Cléopâtre ! Sans Jules Verne, dont le kaiser, on le sait, raffolait en son bel âge, peut-être cette guerre n'eût-elle pas été déshonorée par les zeppelins bombardant les villes inoffensives ; peut-être la Lusitania n'eût-elle pas été coulée... Peut-être l'Amérique...

Mais que voilà un exorde bien solennel et philosophique pour un petit livre humoristique ! Est-il vraiment humoristique ? Mais il y a peut-être plusieurs sortes d'humour : l'humour qui fait rire ; celui qui fait pleurer ; celui qui fait bâiller ; celui qui fait bâiller. Le livre de MM. Mac-Orlan et Gus Boffa ne fait point bâiller, tant s'en faut ! Mais il ne fait point rire... Oh ! non... Quelle périlleuse gageure que celle de vouloir dérouiller nos muscles zygomatiques, fort paralysés depuis la guerre, avec la vilainie des sous-marins hoches ! Sous-marins hoches ! Le plaisant livre, en vérité, ce celui dont le passage le plus réjouissant est la pendaison du super-captaine commandant l'U-713 ! Autant vaudrait jongler avec des têtes de morts ! Le simple aspect typographique de cette histoire burlesque est terrifiant. Les dessins nerveux de Gus Boffa rappellent involontairement ceux qui grava Holbein pour l'Éloge de la Folie d'Érasme.

LES AS PEINTS PAR EUX-MÊMES

Préface de M. Armand Rio

Somme toute, le meilleur éloge de ce bouquet d'anecdotes éclatantes, glanées, par nos modernes Icare, aux campagnes du ciel, c'est encore la simple Table des matières. Quel roman romantique égalerait, par l'emphase et l'angoisse de ses sommaires astucieux, la simple, limpide et poignante réalité de ces titres : Dans les Filets de l'ennemi... Une Histoire de Zeppelins... L'Obus de plein fouet... Le Tibia brisé... Dans les Tirés de l'Azur... Sur Mannheim, la nuit... L'Incendiaire des Drachens... ?

Et, sans doute, pas à se point des professionnels de l'écritrice. Ils n'ont point la superstition de la lettre moulée. Plus d'une fois, la plume crisse, crache et grince sous la pesée valeureuse d'une main plus experte à manier les bombes que les épithètes. Amoureux du vertige, nos princes de la jeunesse abusent des transitions olympiennes. Dans les nuées ils ne rêvent point au sommeil fauteuil académique.

Ce sont des héros ! Qui méprise la vie peut bien, par surcroît, mépriser la syntaxe !

Jean-Jacques BROUSSON.

LES THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

D'UN JOUR A L'AUTRE, comédie en trois actes de M. Francis de Croisset.

La pièce de M. Francis de Croisset est très agréable, et le succès n'en a pas été un instant douteux. On n'en est que plus à l'aise pour faire quelques réserves... Les moralistes doués d'un excessif optimisme disent volontiers que la guerre modifiera toutes les valeurs de notre sensibilité. Cette révolution n'est pas bien concevable ; peut-être n'est-elle pas fort désirable ; il serait moins désirable encore que la guerre nous apportât pour tout polage une nouvelle sentimentalité ; ce serait peu de chose pour une si grande chose.

Marthe de Vrecourt, après avoir été trompée quatorze fois par son mari, a pris le parti de divorcer. Cette résolution fait le



Mlle MARIE LECONTE

désespoir de son père et de sa mère, M. et Mme Chardin. M. Chardin est désespéré parce qu'il adore Robert de Vrecourt, son coquin de gendre, et Mme Chardin est désespérée parce que, née de Sérignan, elle n'admet pas le divorce. Marthe, pour faire plaisir à sa mère, va demander au Vatican l'annulation du mariage religieux. Elle revient de Rome le jour même de la mobilisation. Ajoutons, pour achever la peinture des caractères, que M. Chardin est musicien amateur — il compose des valses lentes — et que Mme Chardin est malade imaginaire.

Comme elle est épicurienne, elle a un médecin socialiste. Ce médecin a un fils, qui est l'amant d'enfance de Marthe et l'aime en secret. L'émotion du 2 août incite le jeune homme à se déclarer. On devine qu'André Marinoin se conduira héroïquement.

Mme Marinoin, sa mère, est beaucoup plus malade que Mme Chardin ; elle a une maladie de cœur. On veut lui épargner des inquiétudes qui lui seraient fatales et on lui fait croire qu'André est installé dans une embuscade de tout repos. Tout le monde le croit, à commencer par Marthe. André trouve moyen de se faire citer plusieurs fois à l'ordre du jour, sans que ses exploits obtiennent la moindre publicité.

D'ailleurs, la conduite de tous les personnages est également magnifique. Mme Chardin, elle-même, oubliant ses maux, est partie dès le premier jour de la guerre pour son château de Sérignan, dans les Ardennes. Jérôme, frère de Marthe, est réformé ; ce n'est pas sa faute ; mais il essaie de sauver la fortune de la famille et il met en sûreté les fonds... à Bruxelles. Michelot, ami de Jérôme, est aussi réformé, mais il travaille pour la défense nationale et il gagne en peu de mois une énorme fortune. Enfin, Robert de Vrecourt, l'ancien mari, se couvre de gloire, à la grande joie de M. Chardin, qui, le rencontrant un jour au bureau de poste, l'amène à la maison et, par discrétion, le laisse tête-à-tête avec sa fille.

Michelot ayant, dans l'intervalle, demandé la main de Marthe, voilà donc cette jeune divorcée entre trois prétendants, dont les prétentions ne sont pas tout à fait les mêmes : car Michelot prétend l'épouser, André Marinoin soupire, s'indigne et ne prétend rien, Robert de Vrecourt ne souhaite que s'amuser un peu. Marthe hésite, mais le spectateur n'hésite pas. Nous avions même prévu qu'avant de triompher de ses deux rivaux André Marinoin aurait une explication avec Robert de Vrecourt, lui ferait l'éloge de la dernière génération, et ne lui enverrait pas dire ce qu'on doit penser des vieux bonshommes de trente ans ou plus, de leur scepticisme, de leur diléttantisme et de leurs âmes fanées. On leur permet cependant de se faire tuer, comme les autres...

Heureusement, M. Francis de Croisset a trouvé ici un interprète qui n'est ni bellâtre ni déclamateur, et dont l'extrême discrétion l'a bien servi. Nous avons une fois de plus admiré la mesure, le tact et le goût de M. Georges Le Roy. Il a particulièrement bien joué la fin du premier acte, qui est le morceau le plus sobre et le mieux venu de la comédie. Mme Marie Leconte est touchante et vraie ; pourrait-elle ne pas l'être ? Et, si elle l'a été souvent davantage, est-ce bien elle qu'il faut imputer ce plus ou moins ? Mme Pierson sait donner une grâce même à la neurasthénie. M. Raphaël Duflos n'a pas un rôle en or. M. Georges Berr, M. Siblot sont adroits et amusants. M. Léon Bernard crayonne avec son ordinaire sûreté la figure du médecin de campagne.

Abel HERMANT.

La première d'aujourd'hui. — A la Comédie-Française, première de la comédie en 3 actes de M. Francis de Croisset : D'un jour à l'autre.

Trianon Lyrique. — Ce soir, première de ce théâtre de la Marjolaine, opéra-bouffe de Charles Lecocq.

Les intéressés seront reçus au contrôle.

Femina. — A 8 h. 30, Gobette de Paris, interprété par Mistinguett, Chevalier et les plus jolies Parisiennes. L'action s'engage dès le lever du rideau avec toutes les vedettes. Avis aux retardataires.

Réjane. — Within the Law (A l'abri des Lois) continue sa belle carrière. Un public de plus nombreux se presse dans la jolie salle de la rue Blanche pour applaudir cette œuvre si amusante et si pathétique et fêter ses interprètes.

NOUVEAU-CIRQUE
251, r. Saint-Honoré. — Métro : Opéra, Concorde, Madeleine
Ce soir et demain, en mat. et en soir., spectacle unique. Rien que des attractions de 1er ordre. « Eldid » cycliste aéro, unique au monde.

Gaumartin. — Touj' énorme assistance p' appl' Come along ! la rev. franco-amér., qui bat l'1er rec'd au succ', et qui vient de doubler le cap de la 60e av. Pomponnette et Libeau.

Cet après-midi : Grand-Guignol, 2 h. 30, la Grande Epouvante.

Ce soir : Comédie-Française, 8 h., D'un jour à l'autre. Opéra-Comique, 8 h. 15, le Roi d'Ys. Odéon, 8 h., Fromont jeune et Risler aîné. Gaité-Lyrique, 8 h. 15, la Muette de Portici. Vaudeville, 8 h. 30, la Revue. Variétés, 8 h. 15, Polichinelle et Perimutter. Gymnase, 8 h. 30, Petite Reine. Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Montmartre. Trianon-Lyrique, 8 h., la Marjolaine. Châtelet, 8 h., le Tour du Monde en 80 jours. Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches. Th. Réjane, 8 h., A l'abri des lois. Gros succès. Antoine, 7 h. 45, le Marché de Venise. Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul. Athénée, 8 h. 30, les Bleus de l'amour. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'Ulysso-miste. Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, le Système D. Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ? Cluny, 8 h. 30, Quatre femmes et un caporal. Déjazet, 8 h., les Femmes à la caserne. Edouard-VII, 8 h. 45, le Feu du voisin. Femina, 8 h. 30, Gobette de Paris. Loc. Wag. 29-78. Grand-Guignol, 8 h. 30, la Grande Epouvante. Capucines (T. Gut. 55-40), 8 h. 30, A part ça, le Grand Jeu, le Prologue. Michel, 8 h. 30, Flu, ça change. Apollo, 8 h. 15, l'Homme à la clef. Scala, 8 h., Occupe-toi d'Amélie. Gaumartin, 8 h. 30, Come Along ! (revue franco-américaine).

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue. Olympia, 8 h. 30, Vingt vedettes et attractions. Ba-Ta-Clan, tous les soirs, Carminetta, opé. à 2d spect. Anne Dancrey, E. Frey. Loc. Rog. 30-12. Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi. Matinée mercredi, jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Puissance militaire de la France ; le Racin sans fond. Loc. 4, r. Forest. Tél. Marc. 16-73.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Quand les maîtres sont absents...

Profitant de l'absence de M. Le Gallo, l'artiste du Palais-Royal, sa jeune bonne, Gabrielle Thomas, avait reçu dans l'appartement de son maître une de ses amies, Louise Auroy, et quelques-uns de leurs enfants. A son retour, M. Le Gallo constata, avec la disparition de sa domestique, celle d'une somme de 700 fr. et de bijoux, dont un sac en or d'une valeur de 7,000 fr., appartenant à Mlle Templey, sa camarade du Palais-Royal.

Hier, la 10e chambre correctionnelle, après plaidoirie de M^e E.-L. Poirronne, a condamné Gabrielle Thomas à 6 mois de prison et Louise Auroy à 3 mois de la même peine.

COMMISSAIRES-PRISEURS.

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT
AQUARELLES — DESSINS — TABLEAUX
Gravures — Porcelaines — Faïences
BIJOUX ANCIENS — OBJETS DE VALEUR
Bronzes — Boîtes — Coffrets — Étoffes
SIÈGES ET MEUBLES
Appartenant à M. X... (dernière vente)
HOTEL Drouot, sal. n. 20 et 21 nov. Expos. 19.
Comm.-pris. M^e CH. DUBOURG, suppléant
M^e LAIR-DUBREUIL, 6, r. Favart.
Exp. MM. PAULME et LASQUIN, 40, r. Chauchat

LA HERNIE

N'EXISTE PLUS pour celui qui assure la réduction intégrale de son infirmité par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE, le seul appareil sérieux, efficace, pratique et vraiment perfectionné. Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS Applications tous les jours de 9 h. à 7 h.

ALCOOL de MENTHE DE RICQLÈS
Produit hygiénique indispensable
Le meilleur et le plus économique des Dentifrices.
Exiger du RICQLÈS

Achetez VETEMENTS d'occasion d'hommes, on se rend à domicile, discrét. absolue. Ec. Comptoir Franco-Anglais, 43, bd Blanqui. T. Gob. 33-68.

Machines à coudre SINGER
Siège Social
102 Rue de Valenciennes PARIS

LE LAXATIF IDEAL, ACTIF ET DOUX
REALISÉ PAR LE
Pruneau Médical d'Agen
LAXATIF FRIANDISE AUX FRUITS NATURELS
Depuis des siècles, la Prune d'Énte ou PRUNEAU D'AGEN donne d'excellents résultats contre la CONSTIPATION.
Mais dans le PRUNEAU MÉDICAL D'AGEN, ses bienfaisantes vertus laxatives sont suractivées par une préparation heureuse. C'est une MÉDICATION PARFAITE. Le PRUNEAU MÉDICAL D'AGEN produit une purgation certaine, douce, sans coliques ni fatigue pour l'estomac. — Il décongeste, décongestionne, depure l'organisme.
La boîte de Pruneaux : 0 fr. 90 franco par poste. — Dans toutes Pharmacies
Gros : DRUGERIE CENTRALE DU SUD-OUEST. — Maison G. THOMAS, AGEN
Départ : PHARMACIE CH. BOULLES, 44, rue Montégut, AGEN
A PARIS, PHARMACIE PLANCHÉ, 2, rue de l'Arrivée (Gare Montparnasse)

UNE EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES DE GUERRE
On verra à partir d'aujourd'hui les plus émouvantes images du front italien.



UNE DES SALLES DE L'EXPOSITION

Le président de la République inaugurera, cet après-midi, à 2 h. 30, dans les salles du Jeu de Paume, l'exposition de photographies de guerre où dix nations sont représentées.

Nous avons pu visiter hier les diverses sections qui composent cette exposition. Ceux qui professent que la photographie est un art mécanique pourront constater qu'elle nous a fourni sur la guerre des documents particulièrement véridiques et émouvants.

Usines de guerre en plein travail, villages détruits, monuments éventrés, régions organisées pour l'après la guerre, tranchées n'offrant que de précaires abris, canons ingénieux, coins de bataille, tout y est ! Ici des cadavres sont prisonniers du sol près des engins fracassés ; plus loin, des âmes en peine errent parmi les décombres. Dans ce cadre la vie reprend au milieu des ruines devenues familières ; partout, enfin, c'est la défense obstinée, farouche, patiente, ou la détresse contre laquelle on se raidit.

Quelle promenade douloureuse ! Mais tout à coup, entre deux fragments de terre désolée, après l'image montrant l'explosion d'un drachen ou l'éclatement d'un projectile monstrueux, après les hauts canons et les sèches fortifications, un paysan surgit, baigné de lumière sereine : c'est l'arrière après le front, ce sont les baies, les gorges, les rochers visités par une mer calme, c'est la nature sous le ciel de France, loin des atrocités de l'invasion.

La section photographique de l'armée s'est souvenue que de nombreux étrangers viennent chez nous, attirés par la douceur de notre climat et la splendeur de nos sites. Elle a voulu cette discrète et patriotique propagande en faveur des régions où l'on goûte

encore le bonheur de vivre, grâce à nos soldats valeureux. L'œil se repose sur ces images, et tous les Français comprendront mieux en les voyant que le tourisme sera demain une des grandes ressources nationales.

La section anglaise, la section italienne ne sont pas moins remarquables que la nôtre. Elles offrent des points de vue différents mais la preuve d'un effort égal, aussi tenace, aussi complet.

Un petit fait symptomatique au sujet de la section russe : les documents qui avaient été demandés au gouvernement de Kerensky sont arrivés nombreux et sans retard, ces jours derniers, de Petrograd, malgré le coup de main maximaliste. Même lorsqu'ils nous donnent le droit d'être inquiets, les événements politiques ne détraquent donc pas autant qu'on pourrait le craindre les rouages de l'administration militaire. Sans doute il ne s'agissait que de choisir, préparer et expédier des photographies ; mais s'occupe-t-on de petites choses quand on est obligé de négliger les grandes ?

Cette exposition, dont le vernissage aura lieu cet après-midi sur invitations, sera ouverte demain. Gratuite le dimanche pour le public, tous les jours pour les militaires et la jeunesse des écoles, l'entrée a été fixée à cinquante centimes. Ainsi chacun pourra saluer l'effigie de nos héros et l'image du sol qu'ils ont sauvé en consentant un sacrifice de leur vie. — ROGER VALBELLE.

DEUX LINOTYPES

Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser : 68, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Surveillez EXCELSIOR, notez ses progrès surprenants et essayez d'en comprendre les raisons vraies

EXCELSIOR

Ne sentez-vous pas qu'il y a maintenant dans ce journal une puissance irrésistible d'avancement ?

AU PALAIS DE JUSTICE. — TÉMOINS ET INculpÉS DES AFFAIRES EN COURS



LE CAPITAINE

M. Bouchardon a fait subir hier un nouvel interrogatoire à Bolo, qui a été amené dans le cabinet du juge à 9 h. 30. Il était midi quand l'inculpé quitta le cabinet de capitaine-rapporteur. Tandis que des agents allaient chercher un taxi, le pacha se promena



BOLO PACHA QUITTE LE PALAIS DE JUSTICE EN TAXI-AUTO

quelques instants en compagnie de deux inspecteurs, sur le trottoir qui longe la grille de la place Dauphine, et c'est en souriant qu'il s'installa dans l'auto. Voici, avec un instantané de ce départ, les silhouettes de deux personnages importants interrogés récemment.



M. PANON

PETITES ANNONCES ECONOMIQUES DU MERCREDI

Réception des ordres au gîte et par correspondance 11, boulevard des Italiens (2e) Entrée particulière. Tél. : Central 40-58. Adresse télégr. : Eugenia-Paris.

AVIS

Demandes d'emploi, Gens de maison, Leçons : 4 fr. la ligne de 38 lettres ou signes.

Alimentation, Appartements meublés, Fleurs et plantes, Locations, OCCASIONS, Offres d'emploi, Pensions de famille : 4 fr. 50 la ligne de 38 lettres ou signes.

Achat et vente de propriétés, Animaux divers, Automobiles, Cabinets d'affaires, Capitaux, Chevaux-Voitures-Harnais, CHIENS, Divers, Fonds de commerce, Hygiène et toutes autres rubriques non dénommées : 2 fr. la ligne de 38 lettres ou signes.

DEMANDES D'EMPLOI

Garde malade diplômé anglais; accompagn. dans convalesc. voyage. Moine, 139, rue de Sévres.

Fourrières, Tailleur p. dames à façon. Réparations, transformations, fourrures. Nicolas, 5, rue Boudaloise.

Licencié lettres, excell. référ., universit., donnerait leçons. — Mlle Pasquis, 11, place Panthéon.

Steno-dactylo de m. emploi dans maison sérieuse. — Mlle L. Valognes, 7, rue de Panama, Paris.

Jeune fille distinguée, instruite, diplômée, au courant travaux bureau, dactylographe, cherche bonne situation secrétaire. — Adresser offres : Fontanel, Hôtel Percy, 35, rue Boissy-d'Anglais.

Jeune homme 18 ans, bachelier ès lettres, sachant anglais et espagnol, conduisant automobile, cherche emploi de secrétaire ou d'interprète. — Pierre de Lavalade, 18, rue Fontenoy.

Mons' 41 ans demande emploi bureau et courses. — David, 4, rue du Chemin-Vert, Asnières.

GENS DE MAISON

Un dem. cuisinier sér., serv. léger, peu de ménage et de lavage; bonnes réf., exécutés. Se prés. Matignon, 23, r. Bercy-Dumas, Neuilly-sur-Seine.

Un dem. nourri' sèche; longues référ., exécutés. — Ecr. d'abord R. Castelneaux, 29, Bd des Italiens.

OFFRES D'EMPLOI

Un char. steno-dactylo capable, intellig. p. bureau commercial. Offres Roger, 350, rue St-Honoré.

Dames et Messieurs instruits peuvent se créer situation honnêtement, discrètement n'importe où. Ni capital, ni représentation. Aurora Co., 89, New Oxford Street, 29, Londres W.C.

On demande steno-dactylo capable avec bonne écriture courante. Débutantes s'abstenir. — Se présenter de 9 h. à 10 h. Société Nouvelle de Publicité, 11, boulevard des Italiens.

Un dem. ménage jardinier environs de Paris, bons gages, mais travail important. Présenter références à M. Thérard, 83, rue Talbot.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS

Avocat spécialiste, 4, square Maugebe, Paris.

Lombard, avocat juriste, 185, r. Ordener, Proc. Divorce, Testam. Succ., Enqu., Missions, Recherche.

AGENCES DE PLACEMENT

A gence Jeanne d'Arc, 7, avenue Carnot, Paris. Etoile, n'accepte et ne place que le bon personnel sérieux et choisi.

LEÇONS

Diano. Excellentes leçons 10 fr. par mois. Français, prix modérés. — 199, boulevard Voltaire, Paris.

ANGLAIS. Leçons sérieuses, 3 fr. l'heure chez elle. Miss Wainwright, 52, r. d. St-Péters (7e), il. réf. et.

STENO-DACTYL. Jr sr. Mme Buret, 8, Bd St-Martin.

ORTHOGRAPE style, instruction complétée à tout âge; méthode rapide, 10 francs par mois. Mmes Donon, 148, rue Lafayette.

Cours de chant gratuit, Mairie VIe, mercredi, 6 h. Angl. exp. don. les méth. rap. Hubert, 9, r. St-Denis.

COURS, INSTITUTIONS

Tous les jours, 7, rue Lagrange, Paris (9e). Sténographe, dactylogr., comptab., Commerce, Langues.

Leçons pratiques de Steno, Dactylo, Comptabilité, Commerce, Langues, etc. Leçons sur place, le jour ou le soir et par correspondance. Ecole PIGIER, 53, r. de Rivoli, Bd Poissonnière, 19, et 7, de Rennes, 147.

POUR DEVENIR PARFAIT PIANISTE. Pour recevoir chaque semaine une leçon agréable et intéressante, abonnez-vous au COURS SINAT DE PIANO par correspondance. Il enseigne en quelques leçons plus que des années d'études.

COURS SINAT D'HARMONIE pour composer, accompagner, improviser, expliquer tout, fait tout comprendre, indisp. à il musicien. Violon, solf., chant. Préparé au profess., diplômés. Demander très intéressant programme gratuit et franco. I.-R. SINAT, 6, carref. Odéon, Paris.

Éléves en retard recue école St-Pierre, 19, r. Louis-Philippe, Neuilly. Préparat. aux écoles d'agriculture.

APPARTEMENTS MEUBLÉS

Chambre meubl. de famille bourg., électr., avec ou sans pension. M^{me} Thomas, 107, rue Lafayette.

PENSIONS DE FAMILLE

JUAN-LES-PINS (A.-M.) Ed. Lecocq, Vie de famille.

Famille française reçoit pensionnaires, 3, rue Théodore-de-Banville.

Département de famille « Les Violettes » Saint-Symphorien, Tours (I.-et-L.), 3 h. Paris. Situation climat. exceptionnelle. Chauffage central.

FLEURS ET PLANTES

Fleurs fleurs. Ed. Lecocq, Juan-les-Pins (A.-M.)

EXCEPTIONNEL. — Fleurs naturelles de Nice et produits de la Côte d'Azur. Pour recevoir franco domicile un colis postal de 3 kilogrammes, envoyez un mandat de 3 fr. 95 à MOREL, 126, boulevard Gambetta, Nice.

HOTELS

HOTEL CONTINENTAL, 3, rue de Castiglione, en face des Tuileries. Prix spéciaux.

HOTEL GRILLON, place de la Concorde.

HOTEL EDOUARD-VII, entre la Madeleine et l'Opéra. — Restaurant de premier ordre.

FAMILY HOTEL, avenue du Trocadéro, 7, Champs-Élysées. Pens. dep. 9 fr. Arrangem. p. familles.

HOTEL DE FLORENCE, r. Mathurins, 26, p. Opéra et St-Laz. p.-a-t. ch. meub. conf. mod. T. Cent. 65-38.

HOTEL GALLIA, 63, rue Pierre-Charron (Champs-Élysées). — Prevost et C^{ie}, propriétaires.

GRAND HOTEL. Confort moderne. — Magnifique jardin d'hiver.

GRAND HOTEL DU PRINTEMPS, 1, r. de Pisy, 7, r. du Havre. Tout confort moderne. Gare St-Lazare.

HOTEL LOTTI, rue de Castiglione (Tuileries), Paris.

LUTETIA, Hôtel et Restaurant, boulevard Raspail. Maximum de confort p. le minimum de prix.

HOTEL MADISON, 48, rue Petits-Champs (avenue de l'Opéra) Moderne, burtré, propriét. français.

MAJESTIC, avenue Kléber (Etoile). Prix spéciaux pendant la guerre.

HOTEL MIRABEAU, 8, rue de la Paix (Opéra). Restaurant très recherché.

MONCEAU MODERN HOTEL, 6, r. Ronssel, pr. Parc. Ch. d'Orléans à Ch. de Bains, asc. Nettoy. par vide. Ch. 4 à 8 fr. Pens. 10 à 11 fr. Mét. Courcelles. T. W. 28-24.

HOTEL DU PALAIS D'ORSAY, gare du quai d'Orsay. — Cuisine réputée.

HOTEL ROBLIN, 6, rue Chauveau-Lagarde (Madeleine). — Ouvert en 1916.

HOTEL ROCHAMBEAU, 4, rue La-Boétie (Madeleine-grands Boulevards). — Confort. Pension.

LOCATIONS

Grand appartement au 2e s. rue : salon, s. à mang., 2 belles chamb., galerie, bain, asc. Exceptionnel. 1.700 net. 116, rue de la Convention (Nord-Sud).

VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

1.500m² terrain p. usine atten. à lig. Nord, 12 k. Paris. Pr. 50.000 fr. Crut. 114, r. St-Germain, Bezons.

TRES BEAU DOMAINE de 121 HECTARES à vendre en la Haute-Garonne. Beau château de 15 pièces avec parc. Revenus importants. Agréments. — Ecrire : Intermédiaire du Sud-Ouest, Montauban.

Propriété en Dordogne 43 h. vignes, prés, bois. Occasion avant-guerre. Cuny, 12, r. Turbigo, Paris.

OCASION DE GUERRE

La belle villa « La Rafale » à vendre à Port-en-Bessin (Calv.). la mieux située sur mer; rapport, agrément, disposition. Hôtel-Restaurant : 10 chamb., 2 gdes salles, dépendances. S'adr. Le Pelletier, 10, r. Echo, Bayeux (Calv.). Lib. suite.

ALIMENTATION

Huile d'olive surfine, le postal de 10 litres, 39 fr. 20 fr.; 5 kgs, 11 fr. Rendu franco. Mathieu Tissot, 105, rue de Portugal, Tunis. Les envois de dates ne sont exécutés que contre mandat-poste.

Huile d'olive pure 1^{re} press., extr. raffiné, 10 kl. 42 fr. 11. f. c. remb. Léon Costa, à Tunis, fondée 1858.

HUILE d'olive pure à goût, la meilleure, 10 l. 38 fr. franco contre mandat; par rembour. 40 fr. M. Hallim, nattes Tunis, fournisseurs de S.A. le Bey, méd. d'arg. G. M. Conic, aérie, Paris 1914, Londres, Gand.

Huiles d'olive extra vierge s'éclair. Bid. 10 l., 41 fr. Savons Sabel tunisien, poids 10 kil. 29 fr. rendu domic. c. remb. I.-J. Struk, 6, r. des Glaciers, Tunis.

HUILE et SAVON extra du Sabel tunisien. Huile vierge sans goût, bidon 10 kilos, 40 francs. Savon vert, qualité super, postal 10 kilos, 30 francs. G. Maurice, 7, rue d'Espagne, Tunis.

VINS Corbières, Minervois, Rousses, Bies, Banyuls, Muscat, Frontignan, doux, nature, d'orig., Bordx en fûts et en bott. J. Avouque, St-Maurice (Gard).

POMMES DE TERRE. Paysan expédie sacs 50 kilos franco domicile. Prix très avantageux. Martin, Serraine (Maine-et-Loire).

CIDRE supérieur. La pièce 250 litres, 90 francs. Antoine, Le Mans (Sarthe).

CIDRE DOUX, 45 francs la barrique. Pommes de terre — Boyard, Dinard.

VIN rouge Poulton, excellent, 250 fr. la barrique franco gare acheteur, conge payé. Echant. 0,75. Ecrire : Bourretier, vins, Poitiers (Vienne).

Lièges sèches garanties 1^{re} choix, marque répétée « Ma Main », franco domicile, postaux 5 kilos 40 fr., 10 kilos 45 fr. Contre rembour. 1 franc en plus par colis. — Edouard Mamain, Alger.

VINS FINS VIEUX de BOURGOGNE en cépages, la barrique ou la mise en bouteilles, à 500 francs la barrique au départ. En bouteilles des meilleurs crus, à 3 francs la bouteille, emballage compris. Palermans contre rembour. — Adresser commandes : Gassier, villa Gauthey, Dijon.

Chicorée, Bonicafé, Café (ce produit remplaçant le café). Pignons d'avoine. — Usine Chicorée du Chic-Vert. Dem. agents, 11, imp. Moulin-Joy, Paris.

OCCASIONS

Acheteur, b. mobil. March. abst. Klein, 32, bd Voltaire.

TYPIES, Achat tous genres. Bibliothèques, dictionnaires, etc. Vendeur maxima. BOUQUET C^{ie}, 6, passage Verdun, Paris.

JE FABRIQUE et JE VENDS Supérieurs pour hommes depuis 25 francs. GABARDINE 48 francs. Echantillons et prix cont. 0,15, gratis pour militaires. THIBA, 16, rue des Mathis-Sarrazin, Rouen. — Bureau d'échantillons : 10, cité Riviera, Paris.

Electricien : lumière, sonnerie, chauffage, réparations. — Girardot, 19, rue Mironneville (Elysee).

DRAP d'Elbeuf au détail. Complet 45 fr. Méthode de mesure. Draps militaires fins. Bottier, Elbeuf.

Belle salle à m. Louis XVI acajou et bronze, buffet bas av. marbres, état neuf, ay. coûté 3.800, à vend. p. cause rempl. par meubl. anciens 2.800 frs. Marché d'ast. Tél. p. rend.-vs à M. Thores, Wag. 95-45.

Longue Jaquette astrakan à vendre. S'adresser : 7, rue Laborde, de 3 à 6 h.

Collectionneur vend 3 francs 100 timbres-poste coté 50 fr., cause guerre. Guillard, Champigny (Seine).

Manteau d'astrakan à vendre, petite taille 250 fr. 8, rue Charles-Nodder.

A vendre s. de bain, 2 lavabos, 29, rue de l'Arcade.

Luxe VOITURE D'ENFANT : Mail-Car transformable, état neuf, avec accessoires, 150 francs. Barou, 1, avenue Félix-Faure, Paris (15^e).

Cycles, montres, contoleries, cartes postales, papeterie, articles pour militaires : gros détail. Tarif gratuit. — Bénazet, 4, rue de la Reine, Paris.

Superbe collection carnets durs à vendre. Baron, 1, avenue Félix-Faure, Paris (15^e).

Cycles bon. dames. Occas. mach. écrire Deissmore, 250 fr. — 5, rue Lesdiguières (Bastille).

On désire acheter Taxiphote court foyer 45x147. Ecrire Caboché, 140, rue de Grenelle, Paris.

On demande 30 cloches lyonnaises pour chauffage usine de guerre. Ecrire 23, rue Lotory, Paris.

A madou n° 40, les 100 m. 10 fr. Pierres à bris. tailles, kilo 540 fr., 100 gr. 54 fr., le 100 en 3 mill. 8 fr., en 5 mill. 13 fr. Choix de couteaux, lampes poche, piles, ampoules la Favorite 1.60, pipes, papeterie, maroquin, tous articles p. baser, tabac, ravitail. — Chrétien, 9, rue Saint-Ambroise, Paris.

CHIENS

ETABLISSEMENT D'ÉLEVAGE HARETTE, ouvert tous les jours, à 7 minutes du Métro Vincennes, 131, Bd Montreuil (S.), téléphone 225. Certains chiens policiers très rares; chiens guerre et fox ratters. Chiens luxe nains; prix avantageux. Expédites tous pays. Garanties. English spoken.

Policiers dressés ou non, fox ratters, boules, lou-lous nains, toy, chiens de chasse. — Chenil National, 6, impasse des Sureauux, Saint-Maurice (Seine). Téléphone 4.

On cherche pour saillie joli petit boulot blanc musculé ayant pedigree. Ecr. R. Castelneaux, Commerce et Industrie, Bd des Italiens, 29.

M^{me} LONGON, 2, pl. Leroy-Beaulieu, à Lisieux, a un élevage exclusif de loulous nains et minusc. tr. import. issus champions et ayt obtenu nombre, prix France et étranger. Toutes : marron, noir, orange, sable et blanc. Grande valeur, nombreux chiots, rare beauté. Prix intéressants.

Belle chienne Chow-Chow 45 mois, rouge acajou (L.O.F. 20187), 600 frs. et 2 pet. chiennes 2 m. 1/2 idem, 250 frs. chag. Race tr. rare et recherché. Vis. s. rend.-vs. S'adr. à M. de La Chapelle, av. Ternes, 91 b.

CHENIL-ÉCOLE KLEBER

ÉLEVAGE et DRESSAGE de Bergers français et étrangers. Police, Garde, Défense, Chasse, Contre-Briconneuse. Dressage particulier à forfait. Pension — 47, rue Kléber, Saint-Ouen.

Griffons bruxel., Loulous nains, Toys, etc. Chiots et adultes, 2 à 5 h. 14, r. Liège, près gare St-Lazare.

Tous policiers loup 2 et 4 mois, origine primée. J. Lamy, 14 b., r. la Voûte, Paris (face mét. Vincennes).

CHEVAUX, VOITURES et HARNAIS

Chevaux à louer, 10, passage Genty, Roquette 72-85.

AUTOMOBILES

A vend. 3 autos, 2 châssis 1914, 10, Bd Courcelles, Paris.

20 autos luxe et gros camions à vendre ou louer. Achat cpt. 6, rue Raspail, Levallois (tél. 585-25).

A VENDRE : belle limousine 2.60x0,88, neuve. Vigier, 8, impasse des Deux-Cousins (17^e).

Camion Delaunay 18 HP 4 cyl. Bosch-Glandel, carrosserie neuve, bâchée, 1.200 k. Parfait état : 7.000 francs. Pascal, 118, rue St-Germain, Argenteuil.

FONDS DE COMMERCE

TERRAINE CLASSIQUE St-Lazare : net 6.000 fr. Achat cpt. 6, rue Raspail, Levallois (tél. 585-25).

HOTEL MODERNE en banlieue; bénéf. net 30.000. On cède avec 40.000 fr. Feyder, 69, rue Rivoli.

ÉPICERIE DE CHOIX. Confection; loyer 800 logé. Bénéf. 5.000. Prix 3.000 fr. Feyder, 69, rue Rivoli.

SITUATION, rapport net 30.000 francs garantis. On cède avec 25.000 francs. Feyder, 69, rue Rivoli.

ATTRACTIONS sur Gds Boulevards. Bénéf. 15.000. On cède avec 30.000 fr. Feyder, 69, rue Rivoli.

PÂTISSERIE, Lingerie, Parfumerie. Occasion pour dame avec 2.500 fr. Feyder, 69, rue Rivoli.

ELEVAGE

Pour vous créer sérieux revenus par petits élevages lucratifs, écr. à O. POTEREAU, à Lisieux (Calv.).

DIVERS

1^{er} vrai moyen d'être heureux vous est donné par « LE BONHEUR EXISTE ». Envoi tot. 4 fr. 65 à Regnard, 30, rue Chaligny, Paris.

BEAUTÉ, secret de famille, reven. à 3 fr. p. mois. M^{me} LASMARTRES, 28, rue Vauquelin, Paris (9^e).

GRAPHOLOGIE

Caractère, aptitudes, etc. par l'écriture : 3 fr. Rien de la chirom. 2 à 7 h., tous les jours, dim. et fêtes ou écrire. Mme LASMARTRES, 28, rue Vauquelin, Paris (9^e).

Caractère, tempérament et destinée dans une lettre. Date et heure de naissance. Graphologie 4 frs. Héroscopie 2 frs. Très sérieux. Adresser mandat et documents à Mondy, 26, rue Rodier, Paris.

VILLEGIATURES

La Côte d'Azur BEAULIEU PENSION DE LONDRES Gd jard. Sit. elev. Tranq. P. 10 à 16 fr.

CANNES HOTEL SUISSE, face la mer. Position centr. Jardin. Prix mod.

CAP-FERRAT Le GRAND-HOTEL, Magnifique situation entre NICE et MONTE-CARLO.

HYERES GRAND HOTEL DES PALMIERS. Le plus belle situation. Confort.

LE TRAYAS-ESTEREL Centre touristique. — Le GRAND HOTEL 1^{er} ordre. Guichard, propriét.

MENTON HOTEL MONTELEURI, 1^{er} ordre. Plein Midi, d^e quart le pl. abrité.

GRASSE HOTEL-PENSION BEAUSOLEIL

Grand jardin, chauff. central. Appartem. complets. Pension : 9, 40 fr., etc.

MENTON SAVOY-HOTEL et Saint-Georges

Confort moderne. Maison trapée.

MENTON HOTEL VENISE et CONTINENTAL 1^{er} ordre. Le mieux situé, Gd jardin. Centre. Arrans.

MONTE-CARLO (Beausoleil, 1^{er} fr.) HOTEL SUISSE

Confort moderne. Pension de 10 à 14 francs.

NICE RIVIERA-PALACE

Séjour idéal. — Parc de 30.000 mètres. Service d'autobus entre l'Hotel et le Casino.

NICE ALEXANDRA-HOTEL. Dernier confort

Situation unique centre. Grand jardin.

NICE HOTEL DES ANGLAIS et RUEL

Directeur : J. ALETTI, de Vichy.

NICE ASTORIA. Hôtel des Alliés

Plein Midi. Confort moderne. Grand jardin.

NICE L'ATLANTIC

Le plus récent. Grand confort.

NICE HOTEL CARABACEL, quart Cimiez

Sur jardin. Plein Midi. Confort moderne.

NICE HOTEL COTTA, entièrement remis à neuf

Centre. Cuisine renommée.

NICE GRAND HOTEL DE PARIS. Tout confort

Eau courante. Plein Midi. Grand jardin.

NICE HOTEL PALAIS et son HOTEL

Bd de Cimiez. Alimanté spécialement pour long séjour. Restauration de premier ordre.

NICE HOTEL GRIMALDI. Dernier confort

Autonomie. Recommandé aux familles.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade des Anglais

HOTEL DES ÉTRANGERS. Même propriétaire.

NICE HOTEL NEGRESSO

Promenade des Anglais. Ouverture depuis le 1^{er} novembre

NICE HOTEL O'CONNOR, sur jardin